

action poétique

24

la poésie en europe orientale	charles dobzynski
biens étrangers	henri deluy
poèmes populaires	chine d'aujourd'hui
4 poèmes pour santa	jean todrani
poèmes	jacques poulet
poèmes	anne demignot
poème	raymond jardin
grave, la vie	denise miège
poème	gérard cléry
blasphèmes d'eau	gilbert duprez
l'itinéraire	jean-jacques viton
poètes nègres des U.S.A.	paul-louis rossi
« le fou d'elsa »	françois kérel
en liberté surveillée	ralph cusack
ste-douceline et la poésie concrète	pierre pessemesse
le surréalisme aujourd'hui	paul-louis rossi
opinions...	jean todrani
	andré libérati

ateliers 5

le mal de terre

galil

la poésie doit avoir pour but la vérité pratique

24

la poésie en europe orientale	3	charles dobzynski
bien étrangers	21	henri deluy
poèmes populaires	29	chine d'aujourd'hui
4 poèmes pour santa	31	jean todrani
poèmes	33	jacques poulet
poèmes	35	anne demignot
poème	38	raymond jardin
grave, la vie	39	denise miège
poèmes	41	gérard ciéry
blasphèmes d'eau	43	gilbert duprez
l'itinéraire	45	jean-jacques viton
poètes nègres des U.S.A.	48	paul-louis rossi
« le fou d'elsa »	53	françois kérel
en liberté surveillée	56	ralph cusack
ste-douceline et la poésie concrète	59	pierre pessemesse
le surréalisme aujourd'hui	63	paul-louis rossi
opinions...	66	andré libérati
notes de lectures - informations	73	jean todrani

atelier

le mal de terre :

galil

Les textes doivent être envoyés dactylographiés, en trois exemplaires. Les manuscrits non retenus ne sont pas renvoyés. Pour toute correspondance joindre un timbre pour la réponse.

DANS CE NUMERO

Anne Demignot, est née le 14 Avril 1936 dans le Nord de la France. Licenciée en psychologie. Psychologue de profession elle publie ses premiers textes dans ce numéro « Action Poétique » Jacques Poulet publie également pour la première fois.

L'ÉQUIVALENT DE 500 VOLUMES



une expérience
centenaire
des moyens
techniques
ultra-modernes
une éblouissante
collaboration

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE

en 10 volumes

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

dans l'ordre alphabétique, toute la langue française (450 000 acceptions de mots) et toutes les connaissances humaines mises à la portée de toute la famille

10 volumes solidement reliés, de format maniable (21 x 27 cm) - 10 000 pages - 23 000 illustrations et cartes en noir - 400 h.-t. et cartes en couleurs - bibliographie dans chaque volume

hâtez-vous de souscrire !

Le tome IX (Ram-Stre) vient de paraître ; le tome X et dernier sera publié en octobre.

très larges facilités de paiement



Production
"LE CHANT DU MONDE"

Présentation en français (texte de toutes les chansons en anglais et français)

CHANTS DE LA GUERRE DE SECESSION

Songs of the Civil War

FWX-M 55717 (30 cm) Vol. I
FWX-M 55717 bis (30 cm) Vol. II

John Cohen, Joyce Gluck et Ronnie Gluck, Cisco Houston, Sandy Ives, Elisabeth Knight, Bill Mc, Adoo, Hermes Nye, Tom Paley, Ethel Raim, Pete Seeger, Jerry Silverman, Hellen Stekert, les Harvesters et les New-Lost City Ramblers.

CHANTS DES SYNDICATS AMERICAINS

Pete Seeger et les « Almanac Singers »

FWX-M 55285 (30 cm)

TAMBOURINES TO GLORY

Gospel Songs by Langston Hughes et Jobe Huntley
Ernest Cook, Jobe Huntley et les Porter Singers de l'Eglise Baptiste de Harlem « La Nouvelle Canaan »

FWX-M 53538 (30 cm)

LEADBELLY SINGS FOLK SONGS

Avec Woody Guthrie, Cisco Houston, Sonny Terry et Brownie Mc Ghee
FWX-M 52488 (30 cm)

SNOOKS EAGLIN

New Orléans Street Singer

FWX-M 52476 (30 cm)

BROWNIE MCGHEE AND SONNY TERRY
SING

FWX-M 52327 (30 cm)

Le texte ci-dessous est celui de la présentation par Charles Dobzynski d'un certain nombre de poètes des pays de l'Est, au cours d'une des soirées consacrées, dans le cadre de la récente « Biennale de Paris » aux poésies « expérimentales » de divers pays et régions. Il n'est pas question, bien entendu, de reproduire ici les poèmes lus au cours de cette séance publique, dont certains, du reste, furent publiés par l'Action Poétique (en particulier les poètes polonais). Nous nous contenterons de quelques textes inédits, et notamment des extraits d'un recueil en prose du romancier et poète hongrois Tibor Tardos « A l'intérieur du spectre » (à paraître prochainement chez Gallimard), dont le caractère d'avant-garde nous a paru significatif, ainsi que les poèmes du tchèque M. Holub, traduits par François Kérel.

Pour comprendre la situation privilégiée des poètes, dans les pays de l'Europe Orientale, cette passion qu'elle y soulève, cette résonance profonde qu'elle y rencontre au cœur des foules, il faut savoir que la poésie a toujours joué un rôle essentiel, un rôle quasi sacré, des rives de la Baltique à celles de la Mer Noire. Tout au long de l'histoire, les poètes apparaissent là-bas comme les avant-coureurs de l'aurore. Leurs chants sont les révélateurs foudroyants de la conscience des peuples, cristallisant le sentiment national et la résistance aux diverses oppressions, provoquant, dans le langage, les raz-de-marée et les ensemencements salvateurs.

Bien entendu, il convient de préciser, afin d'éviter toute confusion, qu'il n'y a pas « une poésie de l'Europe de l'Est » comme il y a une poésie américaine du Nord, mais des poésies, chaque nation ayant modelé, dans la poésie comme dans les autres formes de sa culture, son visage original, spécifique, et qu'on ne saurait donc les englober en un tout sans les trahir quelque peu.

Tout ce que nous pouvons tenter ici, c'est de définir quelques dénominateurs communs. Le premier c'est que les poètes de l'Europe de l'Est, portés par la vague de l'histoire, ont été généralement et très naturellement des porte-voix, des bardes et même des héros, payant

de leur liberté et de leur vie quand il le fallait, cette haute responsabilité morale et sociale qu'ils se sentaient le devoir d'assumer. La malédiction qui s'acharne dès lors sur ces poètes est celle-là même que leur action et leur vocation déterminent.

Les poètes russes Pouchkine et Lermontov sont tués en duel. Le Polonais Adam Mickiewicz doit s'expatrier et meurt en combattant exilé. Le Hongrois Petöfi est tué sur un champ de bataille. Le Tchèque Havlicek est déporté et interné par les Autrichiens. Le Bulgare Christo Botev est tué par les Turcs. Le Roumain Eminesco meurt frappé par la folie. Ainsi, la lumière que les poètes propagent, souvent les consume en son autodafé, projetant néanmoins cet unique rayon qui transperce le prisme de l'avenir et lui rend ses multiples couleurs.

Ce sacrifice des poètes, dans l'engagement total de leur être, leur vaut, tout autant que la grandeur et la richesse de leur œuvre, d'être considérés comme des prophètes, même si le symbole et la légende aboutissent parfois à figer leur exemple dans une image d'Epinal, ils y acquièrent une audience prodigieuse, qui n'a jamais cessé de se renouveler et de s'étendre. La poésie, dans tous les pays de l'Europe Orientale, a conservé ce surprenant pouvoir de catalyse. Il n'est pas rare, dans les kiosques à journaux des plus petits villages de Pologne, de Yougoslavie, de Tchécoslovaquie, de Russie, de voir exposés les ouvrages des grands poètes romantiques et contemporains. C'est sur ce fond de ferveur, dans ce climat d'authentique communion qui existe le plus souvent entre le poète et son auditoire, qu'il faut voir se dessiner la nouvelle configuration de la poésie, de Prague à Moscou, de Varsovie à Budapest, chacune présentant, évidemment, des traits particuliers. S'ils sont les héritiers d'une très riche tradition et s'ils possèdent sur leurs collègues occidentaux l'avantage d'être lus et d'être écoutés, les jeunes poètes d'Europe Orientale, du moins les meilleurs d'entre eux, sont à la recherche de voies nouvelles, capables de rendre leurs pouvoirs aux mots détournés de leur sens et usés par les conformismes. Encore faut-il préciser que l'esprit novateur ne s'exprime pas nécessairement dans les recherches stylistiques et les jeux verbaux. Ces poètes ont été profondément marqués, d'une manière ou d'une autre, par les grandes ondes concentriques de la guerre et de la Révolution.

Ils ont vu durement confronté à la réalité le grand rêve d'un accord harmonieux de l'individu et de la société, du poète et du mouvement révolutionnaire. Le socialisme, que ce soit pour ses réalisations ou pour ses contradictions propres, quelquefois dramatiques, a fait naître une quantité de problèmes et de thèmes absolument nouveaux. Mais s'ils furent les apôtres sublimes de cet idéal poétique et humain, Vladimir Maïakovski et Attila Jozsef, pour ne prendre que ces exemples, n'en semèrent les graines qu'au prix de leur suicide. Le poète est décidément mal à l'aise dans la peau de son époque. Ses pas de géant l'entraînent trop loin et trop vite et il se retrouve seul sur le rivage d'une Amérique encore sans nom et qui reste à découvrir.

Voilà donc les poètes d'aujourd'hui, dans les pays d'Europe Orientale, placés au cœur d'une terrible contradiction. Ils sont sollicités par cette « commande sociale » dont Maïakovski formula la théorie, qui veut que le poète soit cet « écho sonore » de son temps dont parlait Victor Hugo. La parodie de cette conception a eu pour conséquence naturellement la production d'une quantité de mauvais poèmes de circonstance. En réalité, il ne s'agissait pas, pour son promoteur, de passer à

la poésie les harnais de l'événement, ni de l'asservir à des idées toutes faites. Si les vrais poètes ont pour but la vérité pratique, ils risqueraient d'entraîner dans le même désastre la poésie et la vérité en se contentant d'être de simples illustrateurs de l'histoire. Cependant, les poètes, qui obéissent à leur sensibilité et à leurs élans, n'ont pas toujours conscience d'un tel péril. Lorsque Eugène Evtouchenko ou André Voznessenski font rouler le tonnerre de leur voix sur la place publique à Moscou, il se produit entre le poète et la foule un étrange phénomène d'osmose. La poésie toutefois, peut être la victime de cette fulgurante communication. Ce qui est singulier, ce qui est nouveau dans ce phénomène, c'est que la foule attend du poète une sorte de révélation, celle de la vérité, sans doute, mais d'une vérité qui n'est pas encore établie et qui peut avoir force de démystification, tout autant que la démystification du langage à laquelle se livrent, gratuitement parfois, certains poètes occidentaux.

C'est qu'après la vague des rêves submergeant les données les plus élémentaires de la réalité et ses aspects les plus sombres, est venue la vague des désillusions. Il a fallu réapprendre à voir et à exprimer la complexité d'un monde transformé et qui ne répondait plus à l'image que s'en faisaient les idéalistes impénitents. C'est pourquoi, à l'instar de Maïakovski, Evtouchenko s'est fixé pour mission cette affirmation, cet apostolat de la vérité dont il fait sa profession de foi dans un de ses poèmes. C'est pourquoi également, en 1956, des poètes hongrois, se réclamant de Petöfi, prirent la tête d'une grande campagne de vérité, rejetant en bloc tout un passé qu'ils estimaient mensonger, sans penser peut-être que la vérité pouvait être une arme à double tranchant.

Il est évident, cela dit, que les nouveaux moyens d'expression poétique, en Europe de l'Est, et toujours en faisant la part des différences nationales, ne se limitent pas à ceux de la dénonciation et de la revendication, quelque courage qu'il y ait, à les utiliser dans des conditions parfois difficiles.

Le lyrisme garde tout ses droits, car le poète est celui qui remet en question sans cesse soi-même et le monde. D'où cette interrogation anxieuse que l'on perçoit dans les œuvres de poètes sur lesquels l'ombre et le souvenir de la guerre meurtrière ont étendu leurs ailes noires. D'où cette lucidité amère dans l'examen des perspectives de notre avenir menacé. Une poésie est en train de naître qui veut rendre compte de cette angoisse de notre temps, de ses absurdités, de ses contradictions déchirantes. Le poète est le sourcier de l'unité humaine, mais son rêve le conduit quelquefois au bord du gouffre.

La poésie n'est donc point seulement en Europe Orientale question de langage, mais question de conscience, l'une réagissant sur l'autre selon les lois de leur chimie propre. On le verra sans doute dans les poèmes ci-après, la poésie à l'Est comme à l'Ouest, reste subversive, intolérable et effervescente. Elle arrache les masques de notre comédie et c'est ce qui fait son irremplaçable vertu.

Je voudrais encore vous avertir. Ces poèmes ne constituent nullement une anthologie. Ils ne représentent donc pas tous les pays d'Europe Orientale ni toutes les tendances de la poésie dans chacun de ces pays. Ce qui a dicté notre choix c'est un certain timbre de voix, un cri singulier venu des profondeurs, un écho peut-être des grands changements, des songes encore à l'état de chrysalides, et qui sont en voie de s'accomplir dans une région du monde où le mythe d'Orphée a gardé toute sa signification.

l'entraînement des cosmonautes

Pour arracher
comme un masque baroque
la pesanteur terrestre

Pour ouvrir l'ellipse
comme les menottes à notre poignet

Pour mesurer la trajectoire
de la lumière
et pour apercevoir
notre visage
dans le miroir courbe de l'univers

Prenez place dans la cabine
au cubage dérisoire
apprenez à distiller les rêves
milligrammes par milligrammes

(Pendant que dans les cafés
des êtres fades
se grisent de paroles
sur les petites dimensions).

les isotopes

Irradiant
la tendresse
et la justice
nous sommes plus que ce que nous sommes
lentement nous nous transformons
En isotopes d'êtres humains

Avec les longs demi-temps de la décomposition
Avec des traces égales dans l'émulsion du temps

Enrichis par les transuraniams
Enrichis par l'énergie du monde nouveau

plus pauvres de la brume
plus légers que l'air

Nous mettons en chantier une nature nouvelle
où l'on ne pourrit pas
où l'on ne hurle pas de solitude
où l'écharde ne pique pas
où l'on enterre la bêtise.

la porte

Va et ouvre la porte.
Dehors il y a peut-être
un arbre ou une forêt,
ou un jardin,
ou une ville magique.

Va et ouvre la porte.
Il ya peut-être un chien qui gratte,
il y a peut-être un visage,
ou un œil,
ou l'image d'une image.

Va et ouvre la porte
S'il y a de la brume,
elle se dissipera.

Va et ouvre la porte
Et s'il n'y avait que le tic-tac des ténèbres,
et s'il n'y avait qu'un souffle creux
Même s'il n'y avait rien.

Va et ouvre la porte
Il y aura au moins un courant d'air.

(Traduit du Tchèque par François Kerel).

pour sortir
de soi-même



ivo fleischman

Il voulait accrocher une toile. Avec un petit crochet noir
Un nuage comme un cygne sur la mer verdâtre.
Il était seul dans l'appartement. Le jour n'était pas encore levé,
derrière les vitres flottait novembre pluvieux.
Il voulait accrocher une toile enclose dans un cadre
avec la colombe des nuages et les ramures de la mer,
sur le mur gris avec un petit crochet noir.

Il faisait le tour de l'appartement, tenant à la main le marteau et le
crochet,
le coude replié sous l'épaule gauche,
serrant contre son flanc cette merveille.

Donc il errait dans l'appartement comme un oiseau boiteux
qui étouffe un aigle et craint que cet aigle ne s'envole,
dérobe le plafond et laisse un trou dans le toit,
un trou comme un cratère ou scintilleront
la lumière et les ténèbres, la neige, le soleil, le ciel, l'enfer.

Ensuite cet homme solitaire se mit à clouer.
Il clouait à contre cœur le nuage avec la mer,
dans une petite chambre.
Bien sûr il s'est blessé et le sang
coulait lentement goutte à goutte sur le cadre doré,
glissait sur la surface de l'huile, sans que puisse le boire
ce tableau débordant de mer et d'horizon.

Son propre sang s'épaississait sur ses doigts
comme la boue sur la paume de l'ivrogne qui s'agrippe à la terre,
O cette terre qui tourne, tourne inlassablement !
Et sur la chemise sur le côté gauche de la poitrine
où il porta la main sur son cœur battant, battant,
là aussi s'épaississait une mare visqueuse.

Comme s'il ne savait pas qu'il voulait soulever le téléphone,
comme s'il ne savait pas qu'il y avait une porte
et novembre grisâtre voguant derrière la fenêtre,
novembre où des hommes s'en vont vers d'autres hommes, vers le
travail, vers des femmes,
comme s'il ne savait pas que son étoile tournoyait
dans l'abîme cosmique sur sa route nécessaire,
comme des milliers d'autres sifflant à travers l'espace.

Et pendant ce temps le tableau cloué au mur,
ce tableau achevé, livré,
vivant d'une vie toute différente de la sienne
ne voulait rien, ne criait pas,
enfermé en soi-même, tellement sûr de soi-même,
ne pouvait plus rien pour lui.

(traduit du tchèque par François Kérel)

A la surface des océans, autour du pays, flottent des jambes, des bras chamarrés de galons : seuls restes de pauvres capitaines dépecés par les squales au cours d'une tentative de capture du hareng cobalt. C'est que la prise de ce poisson se révèle une des plus ardues qui soient. Elle exige d'interminables préparatifs et des études approfondies qui occupent pratiquement toute la vie. Même doté des appareils les plus modernes, un équipage parfaitement entraîné mettra souvent des années avant de réussir à détecter le lieu du frai. C'est généralement à une grande profondeur, dans une mer infestée de requins que le capitaine, chef de l'expédition scientifique descendra, en grande tenue, dans un petit canot de caoutchouc dépourvu de moteur et d'avirons car la capture doit être tentée dans un silence complet. Il tient à la main un filet à papillons, seul instrument qui convienne à cette expérience. Au moment de la mise en pièce du canot de caoutchouc par les requins, le capitaine fera un ultime effort pour porter ses regards alentour. C'est le moment précis que ce curieux petit animal strié d'un bleu très intense choisit d'habitude pour faire une apparition passagère, assez près du lieu de la tragédie pour être aperçu mais suffisamment loin pour pouvoir, grâce à un bizarre mouvement de torsion, se précipiter aussitôt dans les abysses de huit à neuf mille mètres.

C'est une pêche réellement difficile qui se solde par une ou deux captures par demi-siècle. Réussite rare et éphémère aussi car elle provoque malheureusement toujours l'éclatement complet du poisson avec disparition totale et immédiate du corps, transformé autour du capitaine dépecé en une traînée de vapeur couleur cobalt à la forte odeur saline, rapidement dissipée.

la fiancée noire

La fiancée noire a un cœur. « Je t'aime » dit-elle. « Je t'aime, je t'aime à la folie », dit-elle tout doucement. Les mots suintent sur ses lèvres comme un miel noir et épais sur une plaque de cuivre noire, dans l'obscurité glaireuse. La fiancée noire a du cœur, ses larmes débordent une à une de ses paupières noires avec une lenteur exaspérante dûe sans doute à la longueur du trajet car ces larmes jaillissent de l'aorte même. « Je t'aime, dit-elle doucement, je t'aime, je t'aime à la folie. » Ses doigts, fleurs noires couvertes de suie et réchauffées à des braises opaques, frémissent en une approche insensible. « Je t'aime, dit-elle, je t'aime mon amour chéri », dit-elle, une flamme fuligineuse à la bouche. Le bout invisible des doigts si chers vient de toucher le corps tant aimé dont ils tirent des étincelles noires dans l'obscurité touffue. Deux soupirs, profonds, comme arrachés au tréfonds nocturne de deux êtres noirs, incandescents. Deux soupirs. Au milieu de la chambre nuptiale enduite de poix, de nuit de jais et de sang noir, vous les écoutez, agenouillé, la respiration coupée.

aquarium

garai gabor

Tableau d'idylle romantique et colorée :
De l'herbe, des rochers, des fougères dans l'eau,
Et des rameaux gluants, des coques d'escargots
Se collent sur la vitre au voile de buée.

Frétilent là-dedans petits poissons alertes,
S'empiffrant, s'accouplant, soudain lançant leurs feux
Quand l'ampoule électrique (un soleil à leurs yeux),
Jette un rayon dans cette baie de lianes vertes.

Comme dans le réel, tout prend sa proportion.
Le paysage est aussi minuscule au fond
de l'eau que les petits poissons qui vont et viennent

Et qui, pauvres petits (ne sachant rien d'Einstein),
Supposent que ce fond d'herbes, cet univers
Agencé dans la moitié d'un seau, c'est la mer.

conversation

vaci mihali

A travers la nuit brune et ses ruelles,
Sous le tournesol des lampes, j'aimais
A contempler, toi près de moi, le ciel.
Tous ces mots alors, en vain qu'on cherchait !

Accoudés au bord des balcons obscurs
Nous voguions sur la mémoire de la nuit,
Côte à côte et chuchotant un murmure
Comme les feuilles sur les fleurs, sans bruit.

Jusqu'à minuit, brisant des allumettes
A la table de confession des expressos,
On a parlé de ça, qu'on se répète
Depuis tant d'années, sans en dire un mot.

Et retournant vers Bude, Oh, si souvent,
— Qu'il était tendu, le pont, sur les eaux ! —
Il fut question de ceci justement
Qu'on aurait voulu dire quelque chose.

(adaptation Jacques Gaucheron).

Difficile à comprendre :
 le souffle des vents chaotiques du Sud
 les paupières fatiguées sur les zincs reluisants
 derrière les palissades grossières des ranchs
 les pauvres survivants des pogroms,
 les gnomes anonymes dans les câbles bourdonnants des téléphones
 jusque parmi les coutures des casaques de forçats
 jusque dans les balles de coton, dans les interstices
 du pain nourricier, dans les rêves de ceux qui espèrent

Ne reposent à découvert que les objets quotidiens
 les cercles violets sous les yeux des putains
 les horloges privées de sommeil dans les gares et les bistrot
 Mais partout des traquenards sont cachés, dissimulés
 sous le laurier, recouverts d'une souriante polissure
 L'ultime demeure du miracle est gardée secrète
 Et la glu trompeuse a l'odeur pesante du miel et des œillets
 Les fleurs rapidement se fanent, et se fanent en un pot de terre
 la crème aigre et verdâtre, et dans la tête se blottit une gêne angoissée
 Mais moi je suis suspendu, ivre de tout et de rien
 sous les dernières cascades de lumière d'un bar laiteux :
 qu'est-ce donc qu'un jour il y eut ?
 Ce n'était pas le bar, pas le saxophone
 auquel je me tiens, fils naufragé dans la mer de grès
 C'était un son, en moi et tout autour de moi, plus bas infiniment
 que tout autre auparavant, rauque et doux, poison fascinant
 Au loin la dérive conduit en cabrioles errantes
 le vaisseau Charlie Parker à des pôles migrants
 ardemment désirés toujours, mais jamais atteints
 Et pourtant combien c'est chose facile
 que de saluer avec la ferveur d'un choral hectique
 chaque note bramant comme le baiser d'une étreinte en feu
 Combien de temps encore cette bataille perdue

J'erre dans la nuit j'erre
 dans la nuit j'erre dans
 la nuit j'er
 re

JENS GERLACH

Est né en 1926 à Hambourg. Après la guerre étudie l'Histoire de l'Art. En 1953, quitte la République Fédérale pour la République Démocratique. Habite Berlin. Plusieurs recueils publiés. Le poème « Charlie Parker » est extrait d'un ensemble inédit consacré au jazz.

journaux

Dans le journal du matin on peut lire
qu'un homme a été condamné
Pour qui et contre qui ?
Qui a rendu le jugement ?
Pour qui et contre qui ?
Dans le journal il y a simplement
qu'un homme a été condamné
A qui appartenait le journal
et à qui l'homme ?

allemands

En voilà deux qui vont enterrer un chien
Le premier a tué la bête
L'autre l'a vue mourir
Tous deux sont pourtant tourmentés par leur mauvaise conscience
Au bord de la fosse il leur faut pleurer

un grand siècle

Un enfant
au beau milieu du vingtième siècle
âgé d'environ trois ans
placé en face d'un cheval
en train de tirer un chariot à ridelles
après s'être fait expliquer le mécanisme
demande :
et pourquoi donc le cheval ne prend-il pas un tracteur ?

sur la tombe de petits-bourgeois

Enfants

ils se possédaient, et rien de plus

Puis ils se vendirent

pour posséder

Vivres et rejets

Bien-être et patrie

Ils firent acquisition du droit

de gaspiller leur force pour un gagne-pain

de gaspiller leur temps pour un jardin ouvrier

de gaspiller leur candeur pour une idée

de gaspiller leur vie pour une certaine considération

Le gagne-pain ne leur suffisait pas

Leur jardin ouvrier a gâché la terre

Leur idée importuna les rejets

Quant à la considération, ils n'y sont jamais parvenus

Lorsqu'ils moururent leur mort fut affreuse

maladroite, insignifiante et insatisfaite

Pour leur joyeux départ-hors-du-monde

ils ne possédaient rien

Tout ce qu'ils possédaient à leur arrivée

ils l'avaient épuisé à s'efforcer

de posséder.

(adaptations de Lionel Richard).

HEINZ KAHLAU

Est né près de Potsdam, en 1931. Autodidacte. Ancien assistant de Brecht au Berliner Ensemble. Avec Günter Kunert, déjà traduit dans « Action Poétique », représente ce qu'on pourrait appeler la « nouvelle vague » de la République Démocratique. Audace dans les thèmes. Kunert a été violemment critiqué l'an dernier pour ses « tendances nihilistes ». En réalité, un fort courant poétique tout simplement en réaction contre le dogmatisme. On peut citer déjà quelques noms de jeunes qui promettent beaucoup : Bernd Jentzsch, Volker Braun, Heinz Czckowski, Wolf Biermann. Une idole : Evtouchenko. Ajoutons qu'une lecture publique a été organisée l'an dernier par Stephan Hermlin, lecture qui fut un véritable succès mais qui valut à Hermlin de perdre sa place au secrétariat de l'Académie des Arts. Il faut savoir que Garaudy a été très violemment pris à partie (notamment par Alfred Kurella à propos de son « réalisme sans riva- ges »).

Je n'ai pas eu l'envie d'abattre des soleils vivants
 Ou d'arracher des étincelles aux planètes mortes
 Mais j'ai tenté d'incendier la brume sombre
 Le raisin de la rêverie des hommes de mon temps.

le dernier chant

L'oiseau au bec de rubis
 S'est vengé, voilà, s'est vengé,
 Je ne peux plus le caresser
 Il m'a écrasé
 L'oiseau au bec de rubis

Mais demain
 Les petits de l'oiseau au bec de rubis
 Picorant par les chemins
 Trouveront peut-être
 Les traces du poète Nicolas Labis

Ces vers furent dictés par N. Labis à l'hôpital quelques heures après l'accident qui devait lui coûter la vie, le 10 décembre 1956.

L'oiseau au bec de rubis symbolise le destin dans la légende populaire.

chant funèbre

O vous, morts des fosses communes
Vous anonymes ou nommés
Vous morts par balles ou brûlés
Vous par le monde et le sol dispersés
Pourquoi sortez vous sous la lune
Vous ce soir qui me murmurez
Le chant profond de l'amertume ?

Entendez-vous encore comment tonnent
Les armes dans votre néant
Votre rumeur qui vient des ouragans
Orchestre sans cuivres marchant
Vous demandez que j'abandonne
Toutes mes vaines rêveries
Quand notre vie est en péril
O vous morts des fosses communes

Soyez en paix dans le chaud de la terre
Et submergés de bons sommeils
Nous ne permettrons plus jamais
Le feu et la peste des guerres
Les maux que nous avons soufferts
Furent si grands, si terrible l'enfer
Nous l'empêcherons de recommencer
Vous morts par balles et brûlés
Vous par le monde et le sol dispersés

(1956)

(Adaptations Charles Dobzynski)

NICOLAS LABIS

(1935 - 1956). A publié ses premiers vers à l'âge de 15 ans. Considéré comme le poète roumain le plus remarquable de la nouvelle génération. Il n'a publié que deux livres : « Les premières Amours », 1956, et « La lutte contre l'inertie », 1958, (posthume).

Soleil sur la steppe ! sur la steppe noire !
Le soleil jusqu'à terre de tous les toits descend.
Le soleil ça n'est pas de la vodka pour boire,
pourtant il faut avoir du soleil dans le sang.

Les Nordiques, vois-tu, qui n'ont pas le pareil,
s'habituent à la neige, s'habituent à la pluie,
mais ici tu peux prendre tout ton saouï de soleil,
et l'exotisme en plus...

On s'habitue aussi à ce soleil, bien sûr,
à ce soleil sévère, à ce soleil d'Asie.
ce soleil qui chez nous se recouvre d'injures
et, tout rouge de honte, en met un pardessus.

Un pardessus de sable, bien poussiéreux, bien chaud.
Et le touriste dit, de sa voix excentrique :
— Est-ce vrai que chez vous on mange le chameau ?
Pour lui, vous le voyez, tout paraît exotique...

Les chameaux, les serpents et les maisons de terre,
les aryks, les scorpions et le soleil aussi.
Mais nous, qui sommes ici pour sauver notre terre,
nos visages et nos mains sont de soleil durcis

La terre pleure et ses larmes sont des larmes de sel.
Le vent se plie en quatre ; regardez dans le vent :
l'Asie s'avance ainsi qu'une femme ; elle est telle
que nos femmes tannées par la terre et les ans.

sais-je pourquoi

Sais-je pourquoi la mémoire m'évoqua
cette grotte de la Volga,
là-bas,
en Quarante-deux, dans la capitale des pastèques,
Là-bas
où l'enfance partait en guerre.

Un joujou, un camion fut trouvé
dans un trou
tout près
du remblai
du chemin de fer qui mène à Stalingrad.

Un camion apporté pour jouer
par trois gosses dans la grotte
là-bas
où l'enfance partait en guerre
à « l'arsenal », quartier de Pétia.

Un camion — un joujou —
mais la mine était fasciste ;
Un officier de génie
trouva le calot de Pétia
et l'étoile rouge de sang.

Ce jour-là mon copain m'a montré
l'art d'imiter les cris les plus variés :
il les poussait bien mieux
que les femmes qui faisaient la queue.
Et c'est pour cela que son père l'a fouetté.

Son père l'a fouetté et c'est le même soir
qu'il s'est taillé le front
d'un couteau de cordonnier
entouré de ficelle.

Sais-je pourquoi la mémoire m'évoqua...
Peut-être d'avoir ces jours-ci
vu chez un cordonnier
un couteau entouré de ficelle
que mon copain ne tenait pas.

des gamins

Des gamins des gamines quittent leur maison.
Des gamins des gamines cherchent le bonheur.
Parcourant la terre pour s'apaiser,
ils élèvent des villes pour peupler les déserts
et enfanter aussi
des gamins, des gamines.

Une attente incrustée dans les yeux,
une rose enfermée dans le cœur —
parle et tu apprendras que ton voisin
est venu simplement regarder les convois ;
mais tous deux, vous guettez vos battements de cœur,
présentant la poussière des chemins à venir.

Pas à pas, ils apprennent à ne plus s'étonner,
et redonnent un sens au mot vérité.
Le pas s'affermir ; on dompte la fatigue.
Gamins et gamines d'hier
aux montagnes ont volé le silence
et allument dans la steppe un feu d'étoiles.

Ton compagnon te parle de ceci, de cela,
— la vie est amère, solitaire et pénible...
et puis son fils qui est un vagabond...
mais bientôt il avoue que ce fils a du cœur :
« Voyez-vous, il est jeune... »
et puis il parle encore
de la guerre, du temps, des chemins.

Des gamins, des gamines ont quitté leur maison ;
des gamins des gamines qui cherchaient le bonheur.
Parcourant la terre pour s'apaiser,
ils élevèrent des villes pour peupler les déserts.
Et déjà leurs enfants se préparent au voyage.

(traductions Denise Miège et Oragvelidzé)

Léonide Pachtchenko
a 27 ans. Il fait partie de la dernière
génération des poètes soviétiques.

le tombeau de
lorca

micolaj
bieszczadowski

Dans le ciel de Grenade ne nichent pas les anges ne flambent pas les
arsenaux
il n'y a pas de nocturnes déchirés de pianos fracassés
atteignant le pavé
On n'entend pas le tintamarre des canons ni le roulement criard
de la voiture usée où des sorcières
les noces des Orgaz n'apparaissent pas avec un accompagnement
d'orgues
ni les cerisaies ne sont en fleur comme chez Tchékhov ni les sequins
d'étoiles ainsi nommées
bien que nous en souffrions comme si une épine
nous piquait tout droit dans le cœur
Le ciel de Grenade comme chaque ciel — au-dessus de Zgierz ou de
Sandomierz —
est vide
et personne ne me fera une révérence dans ce ciel Et ni des prières
pour les morts ni la lueur rouge du salut — comme dans un miroir
rouillé
sur un mur blanchi à Kazimierz sur la Vistule
nul oiseau n'y chante et sonne en espagnol ses scherzos slaves
lorsque je regarde vers le haut des jardins du califat
à travers mes paupières fermées à verrou à travers toutes les nuits
inférieures
j'aperçois au milieu un petit crâne humain
il bat des ailes comme un pigeon en souriant finement
et il me fait des clins d'œil avec son unique et vide orbite
un signe d'entente

MIKOLAJ BIESZCZADOWSKI

Né en 1926 à Lwow. Etudes de philologie romane à l'Université de Cracovie. Journaliste et homme de Lettres. Recueils de poèmes : « La Musique au bord des routes », 1953 ; « Autre Musique », 1956.

Traducteur de poètes occidentaux.

Il est venu à vous
et il dit

vous n'êtes pas responsables
ni de ce monde ni de la fin du monde
on a enlevé le poids de vos épaules
vous êtes comme des oiseaux et comme des enfants
amusez-vous

et ils s'amuse

ils oublient
que la poésie contemporaine
c'est la lutte pour la respiration

à la mémoire de witkacy

Ils jetaient de la terre sur la bière
sur les yeux ouverts
sur la lumière

Il les observait
de côté
en s'en allant
plus profondément

il est resté dans la langue maternelle
dans la terre
comme un petit enfant
dans le sein de sa mère

ils ne l'ont pas coupé
ils ne l'ont pas délogé
il croit

Witkacy : Auteur dramatique et romancier expressionniste. Il s'est suicidé au moment de l'invasion nazie.

TADEUSZ ROZEWICZ

Né en 1921. Publie depuis 1939. Sous l'occupation, a lutté comme partisan. Après la guerre paraissent plusieurs recueils poétiques. Écrit des scénarios de film et des pièces de théâtre. En 1960, publie : « L'Examen Interrompu », récits ; « Entretien avec le Prince », poèmes ; « Cartothèque », pièce de théâtre. Voyage, entre 1949 et 1960. Visite la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Yougoslavie, la Mongolie, la Chine, l'Italie, la Belgique et la France.
(Traduits du polonais par Suzanne Arlet).

Le hasard m'a permis récemment de relire quelques poètes étrangers. Je voudrais qu'on les relise aussi car j'ai trouvé à ce nouveau contact un grand plaisir et différents exemples, sous des formes diverses, d'une poésie qui me va droit au cœur. Par delà les astuces grammaticales et les tours de plumes, loin des cérémonies verbales à la mode (mais d'où vient la mode ?), ces poèmes, dont il va sans dire que je ne partage pas tous les engagements, ces poèmes tourmentés et lyriques, ces poèmes qui ne se paient pas de mots, ces poèmes d'intervention peuvent aider, libérer, enseigner ce que vaut l'aune des subtilités rhétoriques, des finesses de la stylistique devant les sollicitations essentielles du réel.

Si la passion m'aveugle, si nos querelles sont maladroites et inutiles, si le jeu n'en vaut pas la chandelle, si ces textes sont de mauvais exemples, un médiocre butin pour notre collecte, un trésor de guerre sans but, s'il n'y a pas de lutte à mener, si tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, si le bon mot est un bon signe, s'il suffit d'être à l'aise pour avoir raison, si chacun porte sa vérité comme un don du ciel et s'en contente, si la lutte des classes est dépassée, si le problème de la communication se règle au niveau du dictionnaire, si le bonheur est une idée de derrière la tête, si c'est bravo pour le constat et vive la médiocrité, si le poète doit demeurer maudit pour l'intérêt qu'on veut bien lui témoigner, si l'habileté l'emporte, s'il n'y a pas de raison de participer, (mais je suis sûr du contraire, et comment !) il restera des poèmes à lire, ou à relire puisque aussi bien plusieurs d'entre eux ont été publiés ailleurs.

LA NOUVELLE POESIE AUX ETATS-UNIS

Certains périodiques spécialisés ont déjà présenté la nouvelle poésie des Etats-Unis. Alain Bosquet, lui-même, n'a pas craint d'inclure de vrais jeunes poètes dans son recueil « Trente cinq jeunes poètes américains », en grande partie consacré à des poètes de soixante ans et plus. (Le poème d'Allen Ginsberg, « America », a été traduit par Bosquet. Je me suis permis d'en donner une autre adaptation, d'autant que Ginsberg, a introduit des modifications dans l'édition récente de « Howl »).

Il me semble intéressant de revenir sur ce sujet, d'un point de vue autre que celui de l'enseignant ou du dilettante cultivé et curieux.

Dans le domaine poétique, l'après-guerre s'est placée aux Etats-Unis, sous l'invocation de William Carlos Williams (Paterson), Ezra Pound (The Pisan Cantos, Thrones) et E.E. Cummings (One limes one, Xaïpe). Donc sous le double signe d'une attention sans relâche au réel et d'une expérimentation exhaustive du langage. Les poètes « adultes » en 1945, Kenneth Patchen, Louis Zukosky, Kenneth Rexroth, Robert Lowell, ne paraissent pas capables de renouveler leurs thèmes, de fonder leur travail sur ce dynamisme profond que l'on sent venir. Une nouvelle manière de concevoir la poésie se développe à partir des situations du moment. Cette rupture avec un conformisme envahissant qui

prend des allures « modernistes », ce contact toujours à rétablir avec une matière poétique en perpétuelle transformation seront le fait d'une nouvelle génération. Briser l'artifice des normes, couler la bienséance, casser le rythme, et le ton, sanctifier le poète pour qu'il s'impose et sa parole pour qu'elle soit écoutée, s'exprimer à fond, sortir « le paquet », jeter sa gourme et son sac et son cri pour que tout passe dans le poème, pour que tout soit dit et si possible d'un seul mouvement, tel sera le programme des poètes qui commencent à se manifester entre 1950 et 1960.

Leur poésie révélera pêle-mêle, et souvent de façon contradictoire, l'influence de l'imagisme (Pound, Jean de Boschère), d'Henri Miller, du jazz moderne, de la peinture abstraite de tendance expressionniste (informel gestuel, vitalisme), des mystiques chinoises et hindoues de la psychanalyse et des chants populaires. Ils se donnent à l'expression comme à la vie, d'un bloc, avec une vigueur frénétique. Ils s'essaient à l'édification d'une expérience intérieure avec cette sorte d'illumination que j'aime bien chez Henri Miller. Ils ont l'humilité fautive et le sacrilège violent. On pense parfois à un idéo-réalisme de pauvre gosse, à la crise du mal-nourri pendant la récréation au milieu de ses condisciples qui ne peuvent comprendre.

Mais qui rira ?

On perçoit le contre-coup virulent du mac-carthysme, de la guerre froide, de la débâcle des idées, plus profonde encore pour des jeunes gens peu nantis d'éducation politique, peu sensibles à la dialectique et que le stalinisme dans ses excès a privés du seul soutien possible, du seul « débouché » idéologique capable de tendre la révolte, de dresser les énergies.

Dans ces poèmes qui paraissent vivre d'expédients, la parole perce à jet continu, déchaînée, prophétique. Elle s'emballe, rue, se cabre puis soudain s'immobilise, se love pour démarrer à nouveau, mêler le brocard à l'élégie, l'insulte à l'élection. Derrière le prurit des mots la quête d'une pureté. Cette pratique délibérée de l'éréthisme, cette façon de penser que « l'homme n'a rien à gagner avec l'homme » débouche sur la recherche, comme ce fut le cas pour certains surréalistes, des « clefs perdues ». De là, les ralliements à la métaphysique des yogas, l'étude du « Zen », les départs au Japon ou aux Indes (un magazine américain a pu montrer à ses lecteurs des images d'Allen Ginsberg aux Indes, en prière et en tenue adéquate).

De là le désespoir et la tendresse, l'amour de la vie et le pessimisme total. C'est une génération marquée depuis toujours par Walt Whitman, un Whitman brisé, meurtri, sans idéal mais non désabusé. S'il fallait choisir en France, c'est Blaise Cendrars qui serait leur meilleur répondant.

Pour la petite histoire on distingue en général les poètes qui ont publié dans les revues « Origin » et « Black Mountain Review » (du Black Mountain Collège) tel que Charles Olson (né en 1910) Robert Duncan (1919), Robert Crooly (1926), Joel Oppenheimer (1930) Jonathan William (1929), Paul Carroll (1927) ; Denise Levertov (1923) ceux de la « San Francisco Renaissance » avec à nouveau Robert Duncan, Brother Antoninus (1912), Robin Blaser (1925), Jack Spicer (1925), Lawrence Ferlinghetti (1919) enfin les poètes de la « Beat génération », initialement rassemblés à New-York, au Greenwich village, avec, notamment, Jack

Kerouac (1922) Allen Ginsberg (1926) et Gregori Corso (1930). La rencontre à San-Francisco de Kerouac et ses amis avec Philip Wallen (1923), et Gary Snyder (1930), Philip Lamantia et Michael Mac Clure (1932), provoqua l'éclair d'où jaillit « l'école de San Francisco », cette dernière ville ayant été le lieu choisi, si l'on peut dire, pour la manifestation poétique initiale du groupe. John Ashbery (1927), Kenneth Koch (1925), Frank O'Hara (1926), poètes de New-York, travaillent avec le « Living Théâtre » et « The Artists' Theatre » ainsi que Edward Field (1924), Barbara Guest (1923) et James Schuyler (1923). Gilbert Sorrentino (1929) vit à Brooklyn où il a créé « Neon ». Jones le Roi (1934) anime « Yûgen » à New-York.

Dès 1956 trois importantes publications groupent des œuvres de nombreux poètes de ces groupes : « Ark II - Moby I », « Black Mountain Review » et « Evergreen Review ».

La poésie qui nous occupe n'a rien à voir avec les gesticulations des « poètes du bord du Pacifique », une école qui rassemble des jeunes écrivains de langue anglaise d'Australie, de Nouvelle-Zélande, etc... Elle se laisse aller, c'est vrai, mais la confiance qu'elle accorde tout naturellement au langage parlé ne verse jamais dans l'informe. Il convient d'ajouter que nul dans les pays anglo-saxons ne conteste aujourd'hui la valeur de cette poésie. Son pouvoir d'attraction est évident, comme est évidente la qualité incantatoire et la richesse d'émotion de cette saisie immédiate, de là la nécessité d'un langage libre de toute contrainte scholastique, des éléments de la réalité. Plus qu'aucune autre, cette poésie révèle et passionne ses révélations. Avec ses défauts, ses naïvetés, ses manques de goût, ses intolérances et ses aveuglements elle serre au plus près le cœur authentique de l'homme.

Telle qu'elle se présente, elle me paraît l'effort le plus convaincant, sinon le plus ordonné, d'une poésie à la recherche d'un grand dessein.

amérique

allen ginsberg

Amérique je t'ai tout donné et maintenant je ne suis plus rien.
Amérique deux dollars et vingt sept cents 17 janvier 1956.
Je ne peux supporter ma propre raison.
Amérique quand arrêterons-nous la guerre ?
Va te faire foutre avec ta bombe atomique.
Je ne me sens pas bien laisse moi tranquille.
Je n'écrirai pas mon poème tant que je n'aurai pas ma raison.
Amérique quand seras-tu angélique ?
Quand vas-tu enlever tes habits ?
Quand te regarderas-tu à travers la tombe ?
Quand sera-tu digne de ton million de Trotskistes ?
Amérique pourquoi sont-elles pleines de larmes tes bibliothèques.
Amérique quand enverras-tu tes œufs aux Indes ?
Je suis malade de tes folles exigences.

Quand pourrai-je aller au super-marché et acheter ce dont j'ai
[besoin pour mes beaux yeux ?
Amérique après tout c'est toi et moi qui sommes parfaits et pas
l'autre monde.

Ta mécanique est trop forte pour moi.
Tu me donnes envie d'être un saint.
Il doit y avoir un autre moyen de trancher ce débat.
Burroughs est à Tanger je ne pense pas qu'ils revienne c'est
[sinistre.

Es-tu vraiment sinistre ou est-ce une sorte de farce ?
J'essaie d'en arriver au sujet.
Je refuse de liquider mon obsession.
Amérique arrête de pousser je sais ce que je fais.
Amérique voici que les fleurs du prunier tombent.
Je n'ai pas lu les journaux depuis des mois, tous les jours
[quelqu'un passe en jugement pour meurtre.
Amérique j'ai du sentiment pour les syndicalistes.
Amérique j'étais communiste quand j'étais un gosse je ne le
[regrette pas.

Je fume de la marihuana à chaque occasion.
Je reste à la maison des jours et des jours et je fixe les roses
[dans le placard.

Quand je vais à Chinatown je me saouïe et jamais ne baise.
J'ai comme une idée qu'il va y avoir du grabuge.
Tu aurais dû me voir en train de lire Marx.
Mon psychanalyste trouve que je vais très bien.
Je ne dirai pas la prière du Seigneur.
J'ai des visions mystiques et des vibrations cosmiques.
Amérique je ne t'ai toujours pas raconté ce que tu as fait à
l'Oncle Max quand il est arrivé de Russie.

Je m'adresse à toi.
Vas-tu laisser le « Time Magazine » régler ta vie Intime ?
Je suis obsédé par le Time Magazine.
Je le lis toutes les semaines.
Sa couverture me fixe chaque fois que je me glisse devant le
[marchand de bonbons du coin.

Je le lis au sous-sol de la bibliothèque publique de Berkeley.
Il me parle toujours de responsabilité. Les hommes d'affaires
[sont sérieux. Les producteurs de cinéma sont sérieux.

Tout le monde est sérieux à part moi.
L'idée me vient que je suis l'Amérique.
Une fois de plus je me parle à moi-même.

L'Asie se dresse contre moi.
Je n'ai pas l'ombre chinoise d'une chance.
Je ferais mieux de tenir compte de mes ressources nationales.
Mes ressources nationales consistent en deux boîtes de
marihuana des millions de parties génitales une littérature
privée impubliable et vingt-cinq mille asiles.

Et je ne dis rien de mes prisons ni des millions de nécessiteux
qui vivent dans mes pots de fleurs sous la lumière de cinq
cents soleils.

J'ai fermé les bordels de France. Tanger va suivre.
Mon ambition est d'être président en dépit du fait que je suis
[catholique.

Amérique comment puis-je écrire une litanie sainte avec ton
[honneur idiot ?

Je vais continuer comme Henry Ford mes strophes sont aussi personnelles que ses automobiles bien plus elles sont toutes de sexe différent.

Amérique je te vendrai des strophes 2.500 dollars pièce 500 dollars comptant pour ta vieille strophe.

Amérique libère Tom Mooney

Amérique sauve les Loyalistes Espagnols

Amérique Sacco et Vanzetti ne doivent pas mourir

Amérique je suis les gars de Scottsboro.

Amérique quand j'avais sept ans maman m'enmenait aux réunions de la cellule communiste là ils nous vendaient des pois chiches une poignée par ticket un ticket coûtait cinquante cents et les discours étaient gratuits tout le monde était angélique et sentimental au sujet des travailleurs tout cela était si sincère tu n'as pas idée de la bonne chose qu'était le Parti en 1935, Scott Nearing était un vieux grand homme un vrai mensch Mother. Bloor m'a fait pleurer une fois j'ai vu Israël Amter distinctement. Ils devaient tous être des espions.

Amérique tu ne veux pas vraiment partir en guerre.

Amérique c'est eux ces bandits de Russes.

Eux les Russes eux les Russes et eux les Chinois. Et eux les [Russes.

La Russie veut nous manger vivants. La Russie est folle de son pouvoir. Elle veut nous enlever nos voitures de nos garages.

Elle veut rafter Chicago. Elle a besoin d'un Reader Digest rouge.

Elle veut nos ateliers automobiles en Sibérie. Sa grande bureaucratie exploiter nos postes à essence.

C'est pas bon. Ugh. Elle apprendra à lire aux Indiens. Elle a besoin grands nègres noirs. Ah, Elle nous faire tous travailler seize heures par jour. Au secours.

Amérique c'est tout à fait sérieux.

Amérique c'est l'impression que j'ai en regardant la télévision

Amérique est-ce correct ?

Je ferais mieux de me mettre au boulot tout de suite.

C'est vrai je ne veux pas rentrer dans l'armée ni travailler aux tours dans les ateliers de précision, je suis myope et psychopathe de toute manière.

Amérique je pose mon épaule singulière sur le volant.

Notes :

William Seward Burroughs, écrivain ami de Ginsberg, Auteur d'un livre étrange et captivant : « Naked Lunch », Ginsberg partage la dédicace de « Howl » entre Kerouac. Burroughs et Neal Cassidy. C'est William Carlos Williams qui a préfacé « Howl » William Carlos Williams qui demeure si peu connu en France malgré le recueil publié dans la collection « Autour du monde » chez Seghers.

Il est vrai qu'on n'a pas non plus souligné comme il le fallait la sortie du livre de Dora Teitelboim « Le vent me parle Yiddish », dans la même collection.

Tom Mooney, il était anarchiste, lança une bombe dans la foule à San Francisco.

A Scottsboro sept jeunes nègres furent condamnés pour « tentative de viol »...

Scott Nearing, syndicaliste des années 30.

Mother Bloor, révolutionnaire des mêmes années. Elle était réputée pour son sentimentalisme.

Israël Amter, dirigeant communiste en 1938.

«AUX POETES IL RESTE A FAIRE LA POESIE HONNETE»

Umberto Saba, encore un grand poète étranger pour lequel on fait très peu dans les milieux spécialisés, conclut par cette phrase « aux poètes il reste à faire la poésie honnête » un petit livre, une sorte de testament poétique, qui porte en titre « Ce qu'il reste à faire aux poètes ». Dans ce texte, écrit en 1911, Saba déclare : « Le poète doit tendre à un type moral le plus éloigné possible de celui du littérateur de profession, et approcher au contraire celui des chercheurs de vérité extérieure ou intérieure, lesquelles, excepté peut-être la plus haute forme d'intellectualité que réclame la quête de la seconde, sont une seule chose ». Cette conception rejoint paradoxalement celle de Shelley lorsqu'il parle de la « beauté éthique ». Poète d'instinct, poète de la spontanéité, Umberto Saba, dont l'œuvre n'est pas sans parenté avec celle, ardente et douloureuse, de Pierre Morhange, exprime dans les quelques mots que nous venons de citer les positions de base de l'engagement tel qu'il s'impose. Engagement à l'état pur, pourrait-on dire, aux assises larges et solides et qui n'exclut rien de son domaine.

J'ai voulu placer les poèmes qui vont suivre sous l'invocation de Saba, d'une poésie honnête, affectueuse, toute imprégnée de la substance intime d'une vie, soutenue par la grande sympathie amoureuse du poète, tant il est vrai, suivant le mot des Grecs, qu'il n'est pas d'amour de l'Art sans amour de l'homme.

là-haut

| giovanni arpino

En cet hiver de loups
Notre cœur était le pain et le sel.
Nous attendions le printemps
Comme un vin qu'il faut boire parmi les rires,
Mais chaque nuit portait sa plainte ;
La paix, la Paix ne règne pas, nulle part.
Nos espoirs d'amour et d'amitié
Eclataient comme des mines dans la nuit.
Là-haut nous étions tout ce que l'homme a de bon.
Peu se souviennent, d'autres discutent.
Je vois encore un homme pauvre de politique,
Il mourut comme les autres percé comme un vieux pull-over,
Le monde l'avait appelé.
Mille pauvres parlent de lui
Au bistrot le soir devant le vin et les cartes
Car là-haut nous étions tout ce que l'homme a de bon.
Les étoiles étaient dix, mille vierges
Les feuilles souples sous les pieds comme des femmes.

il fait toujours nuit | franco maticotta

Il fait toujours nuit.
Mon peuple vit de sa nuit.
Il vit de sa mort.
Ah ! nuit italienne,
Nuit de cornemuses et de croix
La rose toujours inutile
Pour personne n'est éclosé.

la fille du charretier | roco scotellaro

Je ne sais plus vivre près de toi
Quelqu'un serre ma voix dans mon cœur.
Tu es la fille du charretier
Qui fige les mots sur mes lèvres.
Car là-dessous dans l'étable
Les mulets ont le sommeil agité.
Ton père près de nous respire durement
Il ne monte pas encore là-haut sur son char
Pour chasser les étoiles de son fouet.

fugue de la mort | paul celan

Lait noir de l'aube nous le buvons chaque soir
Chaque matin puis à midi
Nous le buvons chaque midi nous le buvons chaque nuit
Nous buvons et buvons
Nous creusons une tombe dans le ciel
Là-bas on ne sera pas serré les uns sur les autres
Un homme un certain homme demeure dans une maison
Il joue avec les serpents il écrit
Il écrit en Allemagne alors qu'il commence à faire nuit
Tes cheveux dorés Margarete
Il écrit cela et il sort de la maison il siffle ses chiens
Il siffle ses juifs et leur fait creuser une tombe dans la terre
Il ordonne et faites de la musique que l'on puisse commencer
[à danser
Lait noir de l'aube nous te buvons dans la nuit
Nous te buvons le matin puis à midi nous te buvons le soir
Nous buvons et buvons
Un homme habite dans une maison il écrit
Il écrit en Allemagne alors qu'il commence à faire nuit tes
[cheveux dorés Margarete
Tes cheveux couverts de cendres Sulamith nous creusons une
[tombe dans le ciel nous ne serons pas serrés

Il crie vous creusez plus profondément et vous autres chantez
[et faites de la musique
Il tire son revolver de sa gaine et le brandit ses yeux sont bleus
Vous enfoncez plus profondément la bêche vous autres continuez
[à faire de la musique et qu'on danse

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit
Nous te buvons à midi puis le matin nous te buvons le soir
Nous buvons et buvons
Un homme habite une maison tes cheveux dorés Margarete
Tes cheveux couleur de cendres Sulamith il joue avec les serpents

Il crie jouez plus doucement la mort la mort et un maître venu
[d'Allemagne
Il crie jouez plus sombrement du violon vous montez ainsi dans
[le ciel comme une fumée
Ainsi vous aurez une tombe dans les nuages on n'est pas serré

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit
Nous te buvons à midi la Mort est un maître allemand
Nous te buvons le soir puis le matin nous buvons et buvons
La Mort est un maître venu d'Allemagne son œil est bleu
Il te frappe de ses balles de plomb il te frappe à coup sûr
Un homme habite une maison tes cheveux dorés Margarete
Il lance ses chiens contre nous il nous offre une tombe dans le
[ciel
Il joue avec des serpents et rêve la Mort est un maître venu
[d'Allemagne
Tes cheveux dorés Margarete
Tes cheveux couleur de cendres Sulamith

notes

Giovanni Arpino est né en 1927, Franco Maticotta en 1918.
Roco Scotellaro est mort en 1953. Malgré la différence d'âge ils
appartiennent tous à la génération de la Résistance.

Paul Celan est un poète d'Allemagne de l'Ouest. Il est né en
1920.

Les adaptations des poèmes d'Alben Ginsberg, Giovanni Arpino,
Franco Maticotta, Roco Scotellaro et Paul Celan sont d'Henri
Deluy.

poèmes populaires chinois d'aujourd'hui

Les poèmes ci-dessous sont de ceux qui, en Chine, sont affichés sur les murs, anonymement, tels des mots d'ordre, afin de stimuler la population dans l'accomplissement des tâches dictées par le gouvernement.

Quand il y a deux jours le soleil se coucha
l'eau était encore à l'Occident prisonnière de la vallée
Aujourd'hui que le soleil est revenu
elle a pu déjà parvenir jusqu'au village
Mais quand le soleil à midi se tiendra haut dans le ciel
c'est le village entier qui étincellera dans la ceinture d'argent



La pie criaille
étalant sa queue multicolore
Dans le champ de froment
nous sommes en train d'arracher les mauvaises herbes
Et nous avons tous les deux beaucoup d'avance sur les autres
Mais celui que j'aime ne fait que me regarder sans arrêt
Alors je lui dis doucement : que fais-tu donc ?
Je t'en prie, ne me regarde pas ainsi
je ne veux pas que mes mains se trompent
Si ton regard continue à me distraire
peut-être laisserai-je quelque mauvaise herbe
pour arracher la pousse elle-même.



Le vent du Sud s'élève
et les étoiles recouvrent le ciel
Deux sœurs sont là qui ensemble
font tourner la roue hydraulique

Trois cent mille fois
la fait tourner l'aînée
Et voici que déjà
décroît la foule des innombrables étoiles
Trois cent mille fois
la fait tourner la plus jeune
Et voici que déjà
la lune oblique à l'ouest
abaissant son regard sur elles deux

Elles continuent ainsi à faire tourner la roue
jusqu'à ce que de l'est le jour vienne
Elles continuent ainsi
jusqu'à ce que le soleil les salue
Elles continuent ainsi
jusqu'à ce que l'eau de la voie lactée
se répande sur les champs assoiffés.

4 poèmes
pour santa

jean todrani

les mains croisées
du jour et de la nuit
sont passés lentement
à nos côtés

et les rameaux verts
de tes poumons
ont suivi le trajet
du dernier salut

les longues feuilles
ont recouvert tes jambes
et sifflé dans tes cheveux

les longues feuilles
les torrents
et le bois mort
des échelles.



la fleur ne s'en va
ni le roc ni la prison
la marée basse des chambres
voit partir la boue des soleils.
c'est l'horloge solitaire
le poids et la résignation
l'enfance d'un combat.

toute vérité étant accessible
non par la corde des falaises
mais par le simple chant.



Où que tu sois, l'amoureuse,
et même quand les graines
Sont enfermées dans leur hiver,
C'est l'auberge fascinante.

Où que tu sois, et si les roseaux
envahissent les routes
et font sur nos chemins
l'itinéraire d'autres châteaux

C'est l'auberge fascinante
les mains rejointes dans le sel
la lèvre éclairée d'amertume
et les mots avec toutes leurs feuilles.



Tu respires comme un cheval blanc
le vent de la haute mer qui s'assoupit
avec le chant, sous le pavois des lessives.

l'avenir c'est l'ancienne demeure
où nous faisons nos feux,
Un soleil suffit pour ouvrir les prisons.

Tu respires comme un cheval nu
la forêt, l'herbe folle
et l'eau entraînant la raison.

luminaire de la vie
 l'université des faits éclaire les combats
 et l'humaine cité de l'universel entre dans
 la danse et pour les rabat-science
 tant pis s'ils restent lettre morte au fronton
 des panthéons du passé
 gastronome la langouste à l'armoricaine
 n'en déplaie à ta majesté fut pêchée par un qui
 se noiera dans la tempête au large du
 Morbihan

poésie

Le bonheur en tonnes de charbon s'entasse
 sur les boisseaux d'amour qu'emportent les navires
 de blé
 quel paysan cubain s'étonnerait des djinn
 battant la campagne chinoise
 l'accroissement de la production de fer
 rime avec l'humanisme en pourcentages
 Evtouchenko célèbre l'office à la Mutualité
 le Roi Arthur fut au Vercors
 et pendant tout ce temps les sapeurs
 pompiers du surréel
 à genoux devant la statue abstraite
 du prophète Freud qui n'en demandait pas tant
 se livrent au jeu de la cour et du bazar
 pour assumer enfin leur
 dada

bistrot

Garçon
un café
et les journaux
quartier général de la pensée
lieu commun des tautologies
garçon un autre café
premières loges
sur le trottoir débordant de corsage
bitume hasardeux des misères
défilé de charmes fleuris
et le culte de la personnalité qu'en fais-tu
du café s'il vous plait
un mendiant voitures
défilé
les mannequins demandent
encore un café

h.l.m.

Les orgues des bâtiments
scient la banale mélodie des antennes
étalées contre le jour pétrifié
mais ce n'est plus le jour
ce brouillard qu'on voit sur des femmes courbées
aphones de ne pas penser leur peur
et leurs enfants les regardent
de grands précipices à leurs fronts d'enfants
il faut explorer la ferveur des bâtisseurs
pour trouver le lien de l'homme à la métropole
rêvée
et pour couler du cauchemar au rêve
apprendre l'art des cathédrales
populaires où siège en privauté
l'hérésie aux mains calleuses

paysan

à Jean RAISKY

Du soc au bœuf la charrue se sent
vieillir lui
traîne au bout de ses bras des pommes
de terre insolites
que ne connaissent plus les saisons
ni les buissons ni la peau de sa femme
ils lui ont pris sa musique et sa danse et
parce qu'il était sage et en échange
lui ont donné à voir l'image
de l'éruption du présent
son fils ne comprend plus l'anachronisme des heures
les moissons ne font plus bois de tout mirage
pour étayer le sable des survivances

anne demignot

Dans le ciel se déversent rivières et cargos d'absinthe
et de cognac fort. Et mon ami est là, près de moi, dans le soir.

C'est la rentrée des Parisiens
la remise des amours heureux
Les coffres chargés d'un jardin de muguet et de lilas

Les yeux s'en vont s'extasier aux collines inconnues
Mais tous les corps sont là, serrés
égratignés dans les paumes du vent
ensemble, pleins de vent et de lumière tardive

Les petits ont peur des forteresses volantes qui surgissent
quand les arbres se rencontrent et les mères sont faites de
paix

Aujourd'hui dimanche, c'est la vitesse qui nous engendre

comme une âme seule

J'ai dit « oui » pour tes yeux
pour ta bouche, pour ta volupté
Ta main où poussaient les caresses et tes baisers

Mais c'est pour que nos âmes soient soudées
comme nos corps un soir de noces

Pour que le malheur ne trouve place
entre nous deux

Pour que la tristesse ne rencontre que deux yeux
qui se font face

Pour que la chance ait quatre mains à saisir

Je te dis cela, simplement, comme une âme seule en sa demeure et
qui se déshabille jusqu'à la nudité.



j'ai appelé

J'ai appelé de mon âme
Tendue les mères mortes

J'ai crié dans une plainte de bras retournés
Dans le noir face d'enfant huileuse

Il faudra bien qu'à de si grandes douleurs échangées,
On réponde !

Dans les roseaux du songe
Il n'est voix mère qui se lève
Chasse perdue avant que d'être menée
Tout se tait
Avec le nuage qui passe
L'eau qui coule

Dans le tourbillon de tes armes et accroissements
Surtout n'attends personne pour te dire
Je suis ton église, ton repos, ta halte

Surtout n'attends personne de semblable
Il y aurait, n'est-ce pas de quoi mourir
Si tu attendais.



Nul ne sait que lorsque tu n'étais rien pour les Autres
tu étais pour moi déjà comme le pli de mon coude le plaisir de
ma bouche
Nul ne sait que lorsque tous te contemplaient, toi contre moi, les
lèvres égarés du désir du lait
tu es pour moi encore un être sans visage, le balancier de mon ventre,
un pied incréé

Et nul ne sait que l'existence et le néant croisent en moi leurs
mains

Et nul ne sait qu'ils ont la même paume

ta femme ensuite

Il n'est plus de femme qui t'attende
Le cœur de la maison ouvert
jusqu'à la grande porte de chêne
Sa longue tresse
plus longue dans la lumière du soir
qui te rejoint jusqu'au chemin

Il n'est plus de table débrouillée
pour le jeu de tes doigts
Ni le bol de faïence ne fume
en regardant l'homme de sept heures qui se tait

Le lit dans la Finlande de ta demeure
Crie
Aussi bleu que le lac où tu venais boire et te mettre nu
Au bout de ton rêve odorant, il n'y a personne
Rêve de cheveux d'herbes longues

Tu viens de rentrer

Ta femme ensuite. Des kilos d'espace wagonné se sont installés
debout sur ses paupières. Les mains fanées d'effeuiller des papiers
et des gens

Sous le néon, l'âme est opaque.

Je pèse sur mon lit
pesant métal dans le sable
la plume et le plomb
comme le couvercle des ans sur le monde
comme la mer comme la mer

Je pèse sur mon lit du sommeil quotidien
que tu connais à la terre l'hiver
à la couleur sur la page
aussi bien qu'à la mer aussi bien qu'à la mer

Je pèse sur mon lit du sommeil quotidien heureux
du temps des couvertures
des grandes ouvertures
sur la rue, sur les grues
sur les maisons bleues
clignotantes d'étoiles rapides
heureux
des œuvres de ton corps
comme de la mer comme de la mer

Je pèse sur mon lit du sommeil quotidien
heureux des vivants embarqués
Le ponant vers les amers cline nos voiles
le vent salin résiste à la dérive
Ce bloc d'onyx la mer
que le plat-bord rabote
se fend à notre étrave
la vaillance de l'air se résoud en vitesse
nous entrons dans le vif
Cambré le poids du corps à faux sur le vide
sur la vague sur l'eau
aux bastaques pendu
je pèse pèse sur mon lit
du poids de la mer lourde
heureuse de soleil prodigue

Et la voile balance son triangle bombé

comme un espoir tendu

et rouge.

Si tu voulais
le rêve irait à la dérive
écumeur des mers mémoire d'eaux vives
et des fleuves profonds du sang
dire circuit ouvert
au monde des pétales
aux feus d'instant. Jole, joie
force lui soit rendue
pour la danse
et la connaissance des regards

Si tu voulais
on passerait la main
sur le dos velouté de la terre
à même l'herbe
à même le ressac des peurs ancestrales
à même l'amour
et la nuit dont tu viens.
Les bêtes à l'affût grimperaient
d'un commun accord
à l'assaut de tes laines de tes perles vivantes ;
je te boirais lentement
tu me rendrais à moi-même
et puis
nous partirions gréer les vents.

A nous rencontres diluviennes !
les matins doux de pluie
rayant nos rythmes syncopés
le soleil à portée de lèvres
et la répétition des nuits
de tes mains germes de joie.

Les fenêtres aussi
par tous les temps
ouvertes sur le monde.
Les hommes ne seraient plus seuls
car nous y passerions le temps
qu'il faudrait
et le dernier carré de la misère
battrait retraite
aux nouvelles de notre amour.
Tu sais, cela demandera des siècles
mais on aurait
la patience des villes mûrissantes
la confiance des arbres
On aura tout le temps...

Gravir la vie
Il neige des temps morts
Les cormorans frileux d'oubli
jonchent les routes
s'ensommeillent d'hivers interposés
et de mauvaises habitudes :
On prend des gants avec soi-même
on remet à demain le voilier
le geôlier que tu sais — les enfants s'en étonnent —
ferme une à une toutes les possibilités
d'en prendre le chemin
comme s'éteignent à regret
les réverbères de l'aube.

Et la vie fout le camp.

(1) « gestuaire », de Denise Miège vient de paraître (N. 21) dans la collection « Alluvions ».

Action Poétique a besoin du soutien actif de tous. Abonnez-vous, abonnez vos amis. Communiquez-nous les adresses de personnes susceptibles de s'abonner : nous leur adresserons un numéro spécimen.

Diffusez A.P.. La diffusion de 5, 10, 20 exemplaires est possible autour de vous. Cette vente militante est une aide précieuse dont nous ne pouvons pas nous priver.

veilleuse

gérard cléry

à *oliven sten*

Je viens de vous qui m'avez enfanté, meurtri. Je ne traîne pas la jambe. Je pourrais.

Cette presque île encore humaine, y tient sans doute assez, y souffre encore et garde ses attaches, ne tourne pas le dos, mais fait le pont. Son phare vigilant.

Je ne vous repousse pas, comment loger en chacun de vous ? Je vois venir de tous côtés, je vous vois. Monterez-vous, monterez-vous si haut ?

Révolte et le chant se durcit, l'aube est difficile.

M'entendrez-vous, saurez-vous traduire ce rivage qui se maintient debout, vous voit courir avec aisance ? Laissez venir à moi cette confiance, ce rougeoiement, cette colère. L'hiver aura cédé sans me réduire. Vous n'avez pas rêvé.

Et comme chacun de vous frères j'ai compté. Cette pauvreté impraticable... et pourtant...

Ne m'épargnez pas.

préliminaires

avoir raison
je n'en suis pas si sûr
je t'aide

le temps qu'il fait
de tes murmures
terrasse haute de ta voix
tu brasses
en gerbes la détresse

et tire au monde
un paysage de raison
qui ne veut pas pourrir.

la nuit s'étend de ton visage à mon visage
comme une seule mer
agitée de comparaisons
la nuit qui touche ton visage
s'est prise
rouée au cortège lourd de mes mains

je te saisis au bord des toits approche
à jeter bas le marbre sourd du désespoir
nos têtes jointes vouées à s'entendre

d'un bout à l'autre de cette eau intelligente
et belle comme un chien nageant
glissent les confidences
un oiseau fronde emplît le vide
un oiseau sûr
un avion lance sa chanson
et mille coqs s'allument
d'un bond sur les vivants noués

à l'horizon un seul suffit

mon amour fiévreux
malhabile
le jour se lève dans ses mots
tant mieux si j'ai raison.

blasphèmes d'eau
(fragments)

gilbert duprez

Elle fuit, différente.
Identique, elle va.
Elle n'est pas,
pour être mieux.



Entre source et mer
je dérive, visage sans ride.
Il n'y a pas assez de berges pour mon plaisir.



Epis de pluies
moulus contre ma vitre.
Elle,
pollen,
essaim
de bruits désossés,
elle,
épis de pluies
moulus contre ma vitre :
écriture accessoire dont s'orne l'essentiel.



elle construit son habitude
forte de n'être pas constante
elle défait son habitude



Au fur que mon chemin
s'arrache à sa routine,
mes rives se réinventent,
leur fuite toujours qui devance
parmi,
 métamorphose,
 le soleil.



Naissances, votre oubli passe par ma mémoire.



Qui est maintenant : moi ?
A ma source arable : la pierre.

Je sourds d'un ciel en croupissure.
De l'arbre à l'arbre je m'échappe.
pour avancer dans la terre son règne même et son déchirement.
Et le soleil, pour plus de verdeur et plus de fange pour.
Je me sens lourde et vide (et quel vent à son tour pour
qui je tapisse les mousses sans envie, le vagin moite
d'algues vermiculée). Je ne me connais plus d'avoir
été si forte et si soumise,
qui roule vers leur mort des insectes stupides.
Qui m'annoncera plante ? Je suis nuage !
Je me sens pluies, déjà boue.

Silence. Neiges et glaces :
Sans commencement ni fin.

tu me parles je suis loin de toi
je te parle et tu es loin de moi
et tu me comprends
séparés nous nous entendons
nous regardons l'un vers l'autre

je regarde au-delà d'une vitrine. Celle d'une librairie où je viens d'entrer, où je sais demeurer immobile, le visage tout entier accaparé par l'ouvrage choisi, demandé, tenu ouvert entre mes mains — le visage seulement, le masque, car mes yeux déjà vont rôder aux vivantes frontières de cette vitrine —

ainsi tes yeux qui passent
franchissent obstinément
ces rues interminables

ainsi tes yeux qui franchissent
les interminables colorations
des couchants

ailleurs, loin d'ici, ces couchants crèvent les montagnes hautes, laides, froides, sans repos, aimantées par des cloches infatigables —

ainsi ton visage qui
passe lui aussi franchit les brumes ,
ces longues denses haies de roseaux gris
ce grand fleuve imaginable
cette plane route en pointillé
qui nous paralyse une route
un geste maladroit
trop insisté trop prolongé
qui nous empêche d'accomplir
ce mouvement des lèvres
ce même mouvement des lèvres
au même instant
au même endroit

saisi dans la pigmentation de ce souvenir je m'efforce de reconstituer quelque chose. Peut-être un événement qui se serait déroulé juste devant nous, malgré nous. Peut-être un bonheur rapide. Ou un lieu même, que nous ne retrouverions pas s'il fallait y fuir —

l'itinéraire
calculé exactement
impossible

une auberge découverte en chemin — est-ce bien cela, l'auberge, ou la maison forestière, ou le relai routier, Cette auberge-là, maintenant revue, banale. Il faut pour y arriver suivre un long chemin mal signalé. Une auberge aux tendresses dominicales quotidiennes, aux tendresses de patois (il y a des choses comme cela que l'on ne veut jamais dire). Il y avait des chiens qui sortaient d'une remise, une haute muraille de rochers tâchée de bruyères, une courte prairie en pente sur laquelle en automne vers six heures du soir se pose une très douce lumière qui fige l'herbe à mi-hauteur ; on s'arrête alors de parler, à peine quelques minutes, on ne peut plus continuer, on regarde cette lumière qui vient de bouger, à peine quelques minutes —

tu es très loin de moi et
tu me parles
tu cries tout bas
mes yeux quittent l'ouvrage choisi
(tenu ouvert entre mes mains)
nous sommes d'accord sur
la sonorité des rues
à cette occasion sur
la portée du vent à cette occasion
sur ce qui nous revient de droit
à cette occasion

cette fraîcheur si particulière aux ports, oubliée depuis des mois, une ou deux saisons il me semblait, ce soir s'est fait sentir sur cette calme ville éternellement ouverte et grasse, un grand balcon de province, cette calme ville, riche et profonde ville, un grand papier qui se soulève à peine, à peine coloré, cette calme ville, grasse, ouverte, humide et lasse au bord de ses eaux —

je marcherai sur toi
tu seras molle ouverte et lasse
je connaîtrais tes lumières et tes branches
tu tenteras un geste
un mouvement que tu auras
d'appliquer le contrôle de tes dents
de tes mains ouvertes
plus rien ne t'appartiendra

ici se situe le choix — (au terme des quelques phrases sans importance échangées de part et d'autre d'une petite table ronde inconfortable, il y a toujours un reste de café trop sucré mal essuyé que les coudes n'arrivent pas à éviter, inconfortable devant une fenêtre malade de buée, inconfortable sous les tubes de néon, et c'est comme ça une fois pour toutes et c'est l'époque une fois pour toutes) — le choix n'est pas le mot, le hasard plutôt, le hasard un peu provoqué de la chambre dans cette rue où l'on passe souvent. La sonnerie discrète secrète pour personne déclenchée par la pose d'un pied, le mien, je monte le premier à cet escalier qui tourne si lentement, si silencieusement, sur la troisième marche ou la quatrième, secrète pour personne, même la police sait cela surtout elle. Je monte le premier et c'est elle, pas l'habitude, qui reposera son pied exactement au même endroit : deux fois la sonnerie comme une relance dans la demie obscurité où meurent de larges feuilles vertes. Puis la porte et le numéro noir repéré. Puis les serviettes tout de suite aperçues chaudes encore sur le dessus de lit. Puis le petit verrou de cuivre tiré.

plus rien ne t'appartiendra
tu crieras tout bas ton visage
luttera encore un peu tout seul
je ne te laisserai plus rien faire

j'effacerai ces distances inscrites
sur nous comme sur nos villes
j'effacerai ces villes séparées
sur nous

Puis l'inévitable comparaison rapide, mais on ne dit jamais rien, mais elle ne dira rien, avec une autre chambre, une autre ordonnance laissée loin dans de vieilles colorations de couchants, et pourtant amenée là clandestinement dans une valise maintenant encombrante. Elle n'est pas dans la peau d'une voyageuse pour tenir ainsi cette valise et son manteau. Puis survient la très attendue, la très idéale décontraction des muscles, de tous les muscles, des épaules et des jambes et ceux du visage et des mains, si douce et si tumultueuse et si totale sous la laine. Puis le bruit d'un souffle repris, le bruit (ce bruit-là) des souliers qui tombent, des vêtements qui s'ouvrent inhabituellement. Et les murs parcourus une fois, une fois encore par les deux regards qui ne se sont pas rencontrés, qui n'ont pas fait encore ce chemin-là, et qui refont encore une fois chacun pour soi ce parcours des murs, qui s'intéressent à la grande glace dépliée, un peu floue comme une photo publicitaire sortie du bain révélateur. Puis la nouvelle odeur, toute l'odeur qui s'installe. Puis une chevelure défaite toute bouleversée toute renversée. Puis ces marques symétriques sur la peau, les hanches et le dos et les épaules. Puis les regards maintenant se sont rejoints. Puis les bouche. La bouche. Avant tout.

et puis

les derniers gestes encore tièdes
avant la marge blanche
la magistrale marge blanche
du matin

et après

la lamentable reconstitution
la restitution vitale organisée
la remontée organique

de la parole

après.

11.63 - 4.64

Les Poètes Nègres des Etats-Unis, 637 pages de textes serrés, des centaines de références, de titres d'ouvrages de toutes sortes, de livres lus et consultés, 7 poètes étudiés en détail, avec un éventail complet de poèmes traduits — on a quelques scrupules à parler du livre de Jean Wagner — (ne pas confondre avec son homonyme bien connu, le critique de musique de jazz et de cinématographie) — qui est maître de conférence à la faculté de Lettres de Grenoble et qui a écrit cette thèse qui porte en sous-titre : « Le Sentiment Racial et Religieux dans la Poésie de P. L. Dunbar à L. Hughes (1890-1940) (1).

Il est bien évident qu'il ne saurait être question de tout dire à propos de cette somme qui devra servir de base à tous ceux qui parleront désormais de la poésie américaine, nègre ou blanche : car il est question d'une culture afro-américaine originale, et ce livre détruit quelques illusions tenaces qui continuent de vivre malgré la leçon imperturbable des événements et des faits.

L'histoire de la Poésie Noire américaine se présente en effet comme une longue et douloureuse prise de conscience de l'existence du peuple noir et de sa particularité raciale, sociale, politique et culturelle.

Schématiquement les Poètes Noirs Américains subissent une double évolution : d'une part ils passent de la glorification idéaliste de la race noire et de ses vertus à une connaissance critique de la vie affective et sociale et des revendications de la population noire des Etats-Unis ; d'autre part ils commencent par chercher à assimiler la culture anglo-saxonne et son langage, et ceci jusqu'à mépriser et dénigrer les dialectes employés par leur peuple, pour peu à peu prendre conscience de la richesse et de l'authenticité de cette langue populaire et s'en servir pour une description critique de la société américaine.

Cette longue mutation commence avec Paul Laurence Dunbar (1872-1906), poète écartelé entre deux cultures et persuadé que la partie de son œuvre écrite en dialecte « apparaît comme un aveu qui consacre son infériorité » :

He sang of life, serenely sweet,
With, now and then, a deeper note,
From some high peak, nigh, yet remote,
He voiced the World's absorbing beat.

He sang of love when earth was young,
And Love itself was in his lays.
But ah, the world, it turned to praise
A jingle in a broken tongue.

Il a chanté la vie, douce et sereine,
Avec, de temps à autre, une note plus grave.
Du haut d'un sommet, proche et pourtant lointain,
Il fit entendre le rythme harassant du monde.

Il a chanté l'amour quand la terre était jeune,
Et l'Amour lui-même était dans son chant.
Mais hélas, le monde se prit à louer
Une ritournelle en une langue écorchée...

Elle continue avec Claude Mc Kay (1889-1948), dont le chant de révolte s'incarne en un poème aussi célèbre que classique : « If we must die »...

If we must die, let it not be like hogs
Hunted and penned in an inglorious spot,
While round us bark the mad and hungry dogs,
Making their mock at our accursed lot.
If we must die, O let us nobly die,
So that our precious blood may not be shed
In vain ; then even the monsters we defy
Shall be constrained to honor us though dead !
O kinsmen ! we must meet the common foe !
Though far outnumbered let us show us brave,
And for their thousand blows deal one death-blow !
What though before us lies the open grave ?
Like men we'll face the murderous cowardly pack,
Pressed to the wall, dying, but fighting back !

Si nous devons mourir, que ce ne soit pas comme des porcs
Qu'on traque et qu'on parque en un lieu sans gloire,
Tandis que, fou de rage et de faim, les chiens alentour
Aboient, et raillent notre sort maudit.
Si nous devons mourir, ah ! mourons noblement,
Que notre sang précieux en vain ne soit pas versé ;
Alors, même les monstres que nous défions
Seront obligés de nous honorer morts !
O mes frères ! Il nous faut affronter l'ennemi commun !
Même inférieurs en nombre, montrons notre bravoure,
Et pour leur mille coups frappons un coup mortel !
Qu'importe si demain la tombe nous attend ?
En hommes, nous ferons face à la meute des lâches assassins,
Le dos au mur, expirants, mais rendant coup pour coup !

Pour Jean Toomer (né en 1894) l'histoire se complique terriblement, retiré dans une communauté de Quakers il affirme : « Je ne suis d'aucune race particulière. Je suis de la race humaine, un homme tout court dans l'univers des hommes, qui prépare une race nouvelle. » Touché par la foi Unitiste il proclame dans un texte magnifique :

Décaissez les races,
Ouvrez cette cosse,
Libérez l'homme de son étranglement...

Décaissez les régions —
Occidentale, Orientale, Nord, Sud —
Nous sommes de la terre.

Libérez les sexes,
Je ne suis ni mâle ni femelle ni entre les deux ;
Je suis de sexe, avec des différenciations mâles...

Mais l'idéal whitmanien se dérobe un peu plus chaque jour et Langston Hughes a pu affirmer : « C'est ainsi que les Nègres perdirent l'un des plus doués de tous leurs écrivains ».

Et l'histoire de la poésie négro-américaine se construit peu à peu à travers le dédale des vicissitudes et des contradictions sociales et humaines du monde noir, avec Countee Cullen (1903-1946) :

« Les Blancs sont blancs », dit l'oncle Jim ;
« Quelle platitude ! » dis-je en me moquant ;
Et je lui dis alors que le lait l'est aussi,
Et la mousse sur la bière.

Le cœur retranché dans l'amertume,
Il fume sa pipe malodorante,
Et hoche la tête comme pour me dire
« Jeune sot, tu seras mûr bientôt ! »

Avec James Weldon Johnson (1871-1938) :

« Voyez ! Au milieu de vous demeurent
Dix millions de Noirs, un coin
Forgé dans la fournaise de l'enfer,
Aiguisé par les torts et l'injustice cruelle
Et enfoncé par le marteau de la haine.

Un coin si mince à l'origine —
Vingt esclaves aux fers seulement —
Et qui pourtant fit éclater les pays
Au milieu des cris de guerre et du bruit des batailles,
Transperça le cœur même de la nation
Et envenime encore sa blessure.

Elle aboutit avec Langston Hugues (né en 1902) à une phase toute nouvelle de son évolution puisque sont nettement formulées pour la première fois des revendications sociales et politiques cohérentes basées sur une appréciation matérialiste de la société américaine :

Ajoutons encore un S aux U.S.A.
Pour les soviétiser
Ajoutons encore un S aux U.S.A.
Oh, nous le verrons encore,
Quand la terre appartiendra aux fermiers
Et les usines aux ouvriers
Les U.S.A., quand nous prendrons le pouvoir,
Seront les U.S.S.A...

Mais il faudrait consacrer une étude spéciale aux multiples aspects de la poésie de L. Hugues, en particulier à ses liaisons avec la musique et le langage du Jazz :

And they asked me right at Christmas
If my blackness, would it rub off
I said, ask your mama

Yet they asked me out on my patio
Where did I get my money !
I said, from your mama !

They asked me at Thanksgiving
Did I vote for Nixon ?
I said, voted for your mama.

Ils m'ont demandé à Noël
Si mon noir déteignait ?
J'ai dit, demande à ta ptite sœur

Pourtant ils m'ont demandé sur ma terrasse
D'où j'avais eu mon argent !
J'ai dit, de ta ptite sœur !

Ils m'ont demandé en novembre
Si j'avais voté pour Nixon ?
J'ai dit, j'ai voté pour ta ptite sœur !

Nous ferons un reproche — un seul — à Jean Wagner, c'est de se livrer (par conviction ou par diplomatie), après avoir souligné tout au long de son ouvrage l'inégalité sociale et raciale inhérente à la société américaine, de se livrer donc à une apologie de « l'idéal démocratique américain », et d'aller jusqu'à reprocher à Langston Hughes en particulier, d'avoir fortement douté de cet idéal et de s'être laissé tenter par le marxisme... C'est à mon avis singulièrement raisonner car il me semble que c'est justement l'anti-communisme forcé de la politique américaine qui fait de l'idéal démocratique américain un mythe sans consistance, ce sont les persécutions contre les marxistes qui empêchent cette démocratie de fonctionner ; s'il nous faut bien avouer que l'anti-communisme finit par empoisonner jusqu'à la conscience des écrivains américains les plus engagés et les plus lucides, il nous faut bien aussi constater que ces reniements successifs — (qu'ils viennent de Claude McKay ou de Dos Passos) — n'ont en rien aidé à l'évolution progressiste de la nation américaine — je n'aurai pas le mauvais goût de rappeler ce qui vient de se passer au Texas —.

Mais je cesserai là de chicaner l'auteur pour quelques considérations imprudentes et je voudrais terminer en disant toute l'admiration que j'éprouve pour le dernier des poètes cités dans ce livre irremplaçable, je veux parler de Sterling Brown (né en 1901), que ma passion pour la musique de jazz me rend extrêmement proche, je citerai pour finir un poème dont la symbolique n'échappera qu'à quelques-uns.

Watcha gonna do when Memphis on fire
Memphis on fire, Mistah Preachin' Man ?
Gonna pray to Jesus and nebber tire,
Gonna pray to Jesus, loud as I can,
Gonna pray to my Jesus, oh, my Lawd !

Watcha gonna do when de tall flames roar,
Tall flames roar, Mistah Lovin' Man ?
Gonna love my brownskin better'n before —
Gonna love my baby lak a do right man,
Gonna love my brown baby, oh, my Lawd !

Watcha gonna do when Memphis falls down,
Memphis falls down, Mistah Music Man ?
Gonna plunk on dat box as long as it soun',
Gonna plunk dat box fo' to beat de ban',
Gonna tickle dem ivories, oh, my Lawd !

Que vas-tu faire quand Memphis sera en feu,
Memphis en feu, Monsieur le Pasteur ?
Je vais prier Jésus sans jamais me lasser,
Je vais prier Jésus aussi fort que je pourrai,
Je vais prier mon Jésus, oh, mon Seigneur !

Que vas-tu faire quand les grandes flammes rugiront
Les grandes flammes rugiront, Monsieur l'Amoureux ?
Je vais aimer ma brune plus fort qu'avant —
Je vais aimer ma poupée comme un brave gas,
Je vais aimer ma brune, oh, mon Seigneur !

Que vas-tu faire quand Memphis s'écroulera,
Memphis s'écroulera, Monsieur le Musicien ?
Je vais taper sur cette caisse aussi longtemps qu'elle marchera
Je vais taper sur cette caisse jusqu'à couvrir l'orchestre,
Je vais chatouiller les touches, oh, mon Seigneur !

Sterling Brown (Memphis blues)

(1) Librairie Istra 7 rue de Lille Paris (7^{me}).

Le numéro 1 F 50
En vente partout

Spécimen gratuit sur demande

Abonnement :
1 an 57 F - 6 mois 30 F

LES LETTRES FRANÇAISES
5, rue du Faubourg Poissonnière
PARIS
C.C.P. 152-25 Paris

les lettres françaises

la rubrique de poésie
la plus complète de
la presse hebdomadaire
chaque semaine la rubrique de René
Lacôte
toute l'actualité culturelle
Lettres, Arts, Sciences, Spectacles

"le fou d'elsa"

Le Fou d'Elsa me paraît être, dans l'œuvre poétique d'Aragon, le livre le plus violemment démesuré, le plus frénétiquement humain. Rarement, dans notre poésie, le souffle poétique avait avec une telle beauté charrié un tel foisonnement de pensée. Aragon est là tout entier, celui des Yeux d'Elsa et de Brocéliande, du Crève-cœur et d'Elsa, de la Semaine Sainte aussi. Le maître qui fait d'une poigne dure plier la nuque des mots et sait aussi se soumettre à leur empire pour qu'un long cri d'homme jaillisse de sa bouche, le long cri d'un peuple et de tant de races et de tellement de siècles.

Ce livre qui est le miroir de toute une œuvre et qui est à lui seul une œuvre, nous apporte en même temps l'image de ce qu'est, à l'heure présente, la poésie de langue française, la somme incontestable des possibilités offertes à qui veut dans cette langue dire et chanter. Il est à la fois la ligne d'arrivée et le point de départ qu'il serait périlleux de vouloir ignorer. De l'utilisation de toutes les formes poétiques finit par naître une forme nouvelle qui associe la beauté de la prose et du vers syllabique dans une coulée torentielle dominée par la parole-souffle.

Ce poème est un méditation. La réponse agissante apportée par l'auteur à la vibration musicale en lui suscitée par la lecture d'un vers. La veille ou Grenade fut prise... Des mots et d'une erreur de syntaxe naît l'interrogation. Cette réflexion en forme de poème a pour objet le sort d'une civilisation vouée à disparaître, l'agonie démente d'un homme dans le péril d'un peuple, la lente ascension vers l'avenir avec le difficile avènement du couple qui semble être ici la justification, la fin dernière de l'homme et de la femme. Sans doute cette brève énumération des thèmes principaux de l'ouvrage ne laisse-t-elle pas suffisamment pressentir l'atmosphère de spiritualité dans laquelle est baignée cette chronique, cette longue épopée. En prenant pour point de départ un moment de la philosophie islamique — laquelle est d'essence religieuse et mystique — Aragon se plaçait d'emblée sur ce terrain spirituel, d'où l'éclat sacré de l'incantation, la splendeur d'une quête mystique mais comme laïcisée dans l'annonce du couple de l'homme et de la femme triomphants, mais peut-être insuffisamment matérialisés.

Qu'un des plus beaux poèmes de ce livre soit dédié à Saint Jean de la Croix n'est donc pas pour nous étonner. Une des réussites les plus originales d'Aragon, c'est d'avoir su fondre dans le creuset des mots l'apport de tant de cultures et d'avoir puisé dans la méditation philosophique de l'Islam une part de sa matière première poétique. Cet appel d'une culture à une autre culture, cet hommage re-créateur force l'admiration. L'érudition dont l'auteur fait preuve à cet égard, et sur laquelle les critiques ont justement insisté, importe moins que cette audacieuse démarche de pensée. On a parfois déploré l'exotisme oriental de certains passages, et il est bien vrai que la couleur locale propre à quelques poèmes est trop chatoyante. Mais l'orientalisme de cette somme n'est pas là. Il est ailleurs et au plus profond. Dans la pensée, au point de rencontre de deux cultures.

Sur les thèmes principaux du livre se succèdent poèmes, commentaires et textes en prose. Le fil conducteur, c'est ici la pensée et le chant du Medjnoûn, du Fou d'Elsa, Keis Ibn-Amir an-Nadjdi, qui aime jusqu'à la démence une femme qui est à venir, qui est identification charnelle de l'avenir et dont l'amour ne peut être que d'une essence nouvelle et plus haute. Car ce Fou d'Elsa rêve de mener le monde de l'inhumain vers le plus humain, l'humain trouvant sa forme la plus pure dans l'amour de l'homme et de la femme, cristallisé dans le couple en qui s'incarne le monde mis au bien. Cette prédiction du couple futur — avec les très belles pages en prose sur le thème Ils vieilliront ensemble emprunté par contrepoint au poème qu'écrivit Paul Eluard après la mort de Nusch... Quel était au bout de ce verbe un petit mot de plus, le mot qui donne goût de musique, qui le fait étinceler, lui procure désinence d'éblouissement, vieillir... amèrement, ah tu disais d'eux qui s'aimèrent, ils vont vieillir ensemble —, donc cette prédiction du couple se détache sur le fond d'horreur et de désarroi de Grenade livrée aux chrétiens, humiliée dans sa chair et dans sa pensée et devient de plus en plus impérieuse et puissante à mesure que l'Islam espagnol s'enfonce dans la catastrophe et le chanteur dans sa folie. Cette gradation du contraste entre le désordre du monde et l'ordre de l'amour est une des structures essentielles du poème, et l'auteur peut écrire au nom de son Fou merveilleux et peut-être aussi, en son nom :

Je marche immobile à la recherche de moi-même
 Seul je suis sans toi sous les gravats des ans
 J'écarte vainement les rideaux d'entre nous qui toujours se
reforment,

Les brumes du grand lit d'absence à jamais refermées
 Je cours immobile où tu n'est pas je me perds
 Où tu n'est pas d'où tenais-je
 Cette foi de demeurer en ce qui vient mais d'où
 Tenais-je pour certain que l'homme fut
 Toujours progrès sur l'homme accélération vers toi sans retour
 Ah la pierre ait pitié des genoux de mon âme... »

Peut-être cette longue citation d'un des plus brefs et plus émouvants poèmes du livre montre-t-elle à quelle hauteur cet ouvrage se situe. On peut ne pas partager entièrement les conceptions de l'auteur, se faire une autre idée de l'avenir, du couple, de l'histoire, mais après le Fou d'Elsa il y a quelque chose de changé pour le poète qui veut apporter à ces questions primordiales une réponse de poète. Rarement dispute d'idées fut portée si haut dans le poème, et il y a lieu d'espérer que les poètes dignes de ce nom chercheront au moins à se maintenir à ce niveau d'élévation.

Rarement la matière poétique a été faite du limon de tant de pensées. Comme on est loin ici du poème parti des mots pour déboucher sur les mots, issu du langage pour aboutir à l'informe, mort-né de l'idée pour avorter sur l'idée. Avec sa structure de roc, sa charpente d'idées et de syllabes, son ossature de sonorités, le Fou d'Elsa est le cri le plus déchirant qui a de longtemps retenti dans notre poésie. Procède-t-il du réalisme, avec ou sans rivages ? Question vaine à laquelle répond le déferlement de la réalité concrète dans le poème. Il y a là une substance poétique dont on n'a pas fini de s'émerveiller.

Aragon utilise une fois de plus toutes les formes poétiques : le vers compté, le vers non rimé, le verset, le vers rimé mais non compté et

réciiproquement, la prose du Paysan de Paris et de la Semaine Sainte. Il ne néglige pratiquement aucun des instruments qui ont été élaborés par les poètes français des plus anciens aux plus modernes... Son registre s'étend de la majesté classique au ton du romantisme, qui est l'aspect selon moi le plus contestable du livre mais un aspect mineur (Et si la torche est sa compagne, la torche n'est pas un flambeau) du style de la poésie religieuse du dix-septième siècle à la chanson verlainienne. Sur cette diversité règne le ton souverain d'Aragon, l'envolée du Paysan de Paris et la musique des Yeux d'Elsa à quoi me fait songer malgré moi l'énigme d'Un grand champ de lin bleu parmi les raisins noirs ou ce Plongeur à qui tout est la mer, Plongeur à qui tout est amer...

Quant aux amateurs de courts poèmes, l'auteur offre à leur attention quelques aphorismes qu'il a toutefois omis de séparer par l'aphorisme encore plus éloquent des pages blanches, ce qui n'empêche pas les mots de parler clair à l'œil et à l'oreille quand il écrit :

Tu descends lentement de terrasse en terrasse
Mon bel amour à pas de lune dans la nuit

ou encore :

Tu es la soif et l'eau le soir et le matin
Corps en qui la couleur est pareille aux contraires...

Cependant, la nouveauté poétique du livre est ailleurs, dans les poèmes en vers longs et versets, pour l'accord ici merveilleusement réalisé entre la parole jaillissante et la moindre oscillation de la pensée se propageant en ondes longues jusqu'au point le plus élevé de l'incantation, et chaque verset est pour moi à l'image de ces danseuses dont il est question dans la Parabole du montreur de ballet à propos desquelles il est écrit :

Et leur danse a surtout pour but de figurer la pâmoison de l'amour
Si bien qu'elles se renversent en arrière à toucher terre de leur front.

La nouveauté poétique de ce livre est dans l'éclatante profession de foi humaniste de l'auteur, cet humanisme dont le moyen d'expression privilégié est ici le verset et qui se manifeste avec véhémence et majesté dans les poèmes consacrés à la dispute sur le temps futur et au débat sur la connaissance :

Ce qui nous est caché n'est point différent de ce que je touche
Seulement il faut des générations pour en monter l'échelle
Et depuis qu'Ibn-Rochd est mort nous avons fait
De grands pas noirs dans les miracles.

Guidé par cette confiance lucide — et combien tragiquement lucide dans l'humain — l'auteur offre à son lyrisme toutes les choses les plus humbles de la terre et des hommes :

Cet autre qui te regarde tout en dépouillant l'artichaut
qu'il mange depuis son enfance

Je le salue avec la vénération d'ôte à celui pour qui les arbres n'ont pas de secret...

Et ce vers qui n'est ni le chant ni le cri mais la parole devenu triomphal pour célébrer l'être aimé :

... Ton nom comme une zibeline blanche à travers le feu comme
un baiser hâlé par le sable...

Un oiseau fabuleux sur mon épaule au bord de l'âme
au-dessus du charnier des vivants des hommes...

Cela n'est ni Claudel ni Saint John Perse. C'est seulement la langue française portée à un nouveau sommet.

Il y a quelques semaines mourait Brendan Behan. Dans la presse littéraire Joan Littlewood, Sean O'Casey, Sylvere Lotringer, Georges Wilson, etc... ont rendu un fervent hommage au jeune poète et dramaturge Irlandais dont en France, le succès de « Un Otage » avait du même coup rendue soudainement célèbre une œuvre déjà inportante. Nous avons demandé à Ralph Cusack, compatriote et ami de Brendan Behan, écrivain lui aussi « en liberté surveillée », de saluer ici, à sa façon, la mémoire du jeune écrivain populaire. Le ton et le style des lignes qui suivent n'auraient pu que satisfaire Brendan Behan pour lequel « le problème majeur de notre temps revient à amuser son public ; et tandis qu'il est bien occupé à s'esclaffer vous pouvez introduire n'importe quoi de foutrement indigeste derrière son dos... »

Brendan Behan n'a pas eu d'autre choix. Il a suivi la route assez triste, rocailleuse, déjà tracée par la plupart des poètes, écrivains et dramaturges Irlandais de notre temps : celle du paradoxe.

J'ai bien écrit paradoxe, parce qu'en étant à la fois écrivain et Irlandais on devient du même coup étranger chez soi, même plus encore chez soi que n'importe où ailleurs. C'est cela qui est vrai. C'est cela le paradoxe. C'est cela que l'on constate...

Il n'y a qu'à énumérer ses pairs en littérature : on retrouve ce même paradoxe.

Commençons par n'importe lequel. Georges Bernard Shaw, par exemple. Né à Dublin (à Dalkey), a vécu presque toute sa vie en Angleterre, en exil voulu, et bien installé là, n'a jamais désiré remettre les pieds sur sa terre natale — néanmoins, quand l'Etat Libre d'Irlande fût fondé en 1921, il s'est hâté d'inscrire son nom en tant que citoyen Irlandais sur les registres de la nouvelle Ambassade à Londres !... Il prit toujours le soin de renouveler son passeport Irlandais, jusqu'à sa mort, mais de là à vivre en Irlande, jamais de la vie !...

Sean O'Casey, parti d'Irlande depuis des dizaines d'années, habitant Totnes (Devonshire). Ses pièces furent interdites par la censure épiscopale catholique (fait trop bien connu pour rester ignoré, mais farouchement nié par l'archevêque lui-même). C'est cette année seulement que Sean O'Casey, qui avait répondu à cette insolence en interdisant toute représentation de ses pièces en Irlande, a donné l'autorisation (ô ironie, pour le quatre-centième anniversaire de Shakespeare !) aux « Abbey Players » (le Théâtre National Irlandais) de monter « Junonan Dthe Paycock » (Junon et le paon). Mais lui, O'Casey, qui peut être considéré comme l'émanation même du Dublin de la Guerre Civile et des Grandes Grèves « d'autrefois », lui qui a combattu côte à côte avec ses compatriotes dans leur lutte pour la liberté (le drapeau des syndicats) « La Charrue et le Etoiles » flotte toujours au-dessus de leur immense gratte-ciel à Dublin, le « Liberty - Hall », lui aussi fût chassé.

Et James Joyce ?.. Aussitôt ses études achevées à l'Université Nationale de Dublin, est parti lui aussi. A Paris d'abord, à Trieste ensuite comme professeur d'Anglais, puis de nouveau à Paris où Sylvia Beach a finalement édité « Ulysses », interdit pendant des années dans le monde Anglo-Saxon. Ils se plaisent à dire, à Dublin, que ce livre n'a jamais été mis à l'index chez eux. C'est vrai : il était tout simplement impossible de se le procurer !...

Et puis il y a les autres, comme Synge, qui avait tellement l'impression d'étouffer là-bas, en Irlande, qu'il lui fallut, lui aussi, « passer » à

Paris pour y écrire son chef d'œuvre « Riders To The Sea », pièce qui compte pourtant les Iles d'Aran parmi les « personnages » de la distribution !...

Enfin, Samuel Beckett, qui habite Paris depuis trente ans. C'est en Français qu'il s'est finalement fait entendre. Il lui a fallu fuir jusqu'à sa langue natale, même si, récemment, il a pu la réemployer. « Happy Days » (Ah ! les Beaux Jours...) et plusieurs pièces radiophoniques furent d'abord éditées en Anglais.

Alors pourquoi tous ces transfuges, ces réfugiés, ces exils du dehors ou du dedans ?... Pourquoi tous ces paradoxes qui continuent ?...

Chez nous, en Irlande, il y a un proverbe (à vrai dire une invention de Joyce) qui affirme : « L'Irlande est une vieille truie qui mange sa propre portée » — et malheureusement, il faut le constater, c'est bien la vérité !.

Mais pourquoi ?... au nom du Diable ou le Dieu, pourquoi ?...

A mon avis, il y a deux raisons. D'abord, le « Climat météo-géophysique », les pluies, l'isolement relatif physique et culturel ; — ensuite, le « climat religieux », un Catholicisme puritain, janséniste et anglo-saxon à la fois, unique au monde. (Il y a deux ans, un Evêque très connu a écrit dans sa lettre pastorale de Pâques : « Essayons de nous modeler sur les Catholiques Américains plutôt que sur les continentaux-Européens assez décadents ». Je me demande s'il a compté le Pape parmi eux !... Peu de mes compatriotes ont posé cette question ; ça leur échappe..)

Etant donné ces faits, il est donc naturel que j'ai rencontré Brendan Behan pour la première fois à Paris, il y a une quinzaine d'années. Il s'y trouvait parce que, relâché de Borstal (la maison de redressement, en Angleterre) il fût déporté en Irlande où, de nouveau, il fût mis au cachot par les autorités bien-pensantes, apeurées d'avoir un tel franc-bavard courant les rues et les pubs de Dublin... Expulsé d'Angleterre, interdit de séjour chez lui, il avait pris le « bateau-cheptel » pour Dieppe, en se cachant dans une soute à mazout dont il sortit brun-foncé from head to foot..

A Paris, en ce temps-là, il chantait, dans tous les bistrots de Saint-Germain où il eut à boire à volonté, mais jamais à manger. En fait, une des seules plaintes que j'ai jamais entendu s'échapper de ses lèvres, fût : « Personne, jamais, ne veut me payer un repas ... »

La première fois que j'ai compris que Brendan était poète (c'est par la poésie gaëlique qu'il a débuté), nous nous trouvions ensemble debout quelque part dans la campagne irlandaise, en train de pisser sur un bosquet de ronces. Soudain, il se'st mis à entonner des vers en Irlandais. Sa voix était entièrement transformée, méconnaissable ; une procession de mots chantants tombait de sa bouche. « Qu'est-ce que cela Brendan ? » — ai-je demandé. Il s'est mis à les traduire en Anglais, gardant la même voix étrange : « Les mûres sauvages partagent leurs baies avec les toiles d'araignées subversives... » — Je ne me souviens plus des mots exacts, mais seulement de mon étonnement. Jusqu'alors, je savais que Brendan était un chanteur quasi-miraculeux en enregistrant quelques disques à la R.T.F. en 1947 — les bandes magnétiques n'étaient pas courantes à l'époque —, les techniciens et les autres personnes présentes affirmèrent n'avoir jamais rencontré un caractère musical d'une telle force, exception faite de Pablo Casals), mais je n'avais qu'à moitié-conscience de cette force poétique, évidente dans chaque geste et chaque phrase. Alors il m'a montré, là, dans ce paysage, quelques feuilles de papier vert-pâle, tirées de sa poche, illustrées de bois assez moches, éditées par le Département Gouvernemental pour l'Encouragement de la Langue Irlandaise. J'ai eu honte : je n'ai pas pu les lire, ni même déchiffrer un

seul mot du texte imprimé en lettres irlandogothiques !... « Tu ne savais pas que j'étais poète, Ralph ? J'ai appris tout ce truc littéraire pendant mes vacances aux frais de sa Majesté Britannique... Mais, out !... Tu vas voir !... » — Et, poursuivant notre route, il a chanté ses vers pendant de nombreux miles, puis il les a traduits « pour vos oreilles ignorantes de sale anglo-irlandais, espèce de merde de protestant !... » — comme il m'a bien souvent affectueusement nommé. Ensuite, de la même façon, il a gratifié mes oreilles indignes de ce long émerveillement qu'est la miraculeuse paillardise versifiée de Brian Merryman. « The Midnight Court » (La grande réception de Minuit), à l'époque, et peut-être toujours, interdite chez nous en Anglais, bien que faisant partie de notre héritage autant que Rabelais, et par là-même imprescriptible en Irlandais. Rentrés enfin, il nous a chanté pendant quatre ou cinq heures, et sans se répéter, les chansons qu'il aimait tant, l'histoire complète de notre peuple, ses combats, ses douleurs, ses famines, ses émigrations, ses amours et ses haines. Toute son œuvre est sortie de cette source inépuisable, avec une force cent fois plus grande que chez n'importe quel être humain que j'ai jamais rencontré depuis.

Brendan Behan était jeune, beau ; une tête de jeune empereur Romain, les mains d'un chirurgien, les pieds fins d'un danseur. Il était la générosité personnifiée et d'une bonhomie paillarde irrésistible. Il était jeune, oui vingt-cinq ans au plus ; mais hélas, âgé aussi. Ses huit ans de prison, de seize à vingt-quatre ans, avaient rongé quelque chose dans ses entrailles ; non pas son esprit ni son corps d'athlète : il fut tout simplement privé de la vie pendant sa jeunesse ; il a essayé avec sa féroce énergie de la rattraper, sans succès. En bondissant toujours en avant il s'est enfoncé dans les marais : les marais irlandais, noyé dans la boisson, écrasé par la Mère Eglise qu'il a aimée et détestée à la fois, mais qui, à son tour, s'est chargée de lui mettre une camisole de force à l'intérieur. Personne ne l'a jamais vue, mais elle est toujours là, nuit et jour, à Dublin comme à Paris, ou dans le Midi de la France, à New-York, en Californie, hiver comme été, que l'on soit saoul ou sobre...

Outre son inoubliable personnalité, Brendan Behan nous a laissé : ses poèmes Irlandais, en Irlandais ; — un conte : « A Woman Of No Standing », publié pour la première fois dans *Envoy*, mensuel littéraire, et plus tard incorporé dans son livre : « Brendan Behan's Island » ; — « The Quare Fellow » (Le Client du Matin), pièce en deux actes écrite et montée en Irlandais, et plus tard en Anglais, à Dublin et à Londres ; « Borstal Boy » (Un Peuple Partisan), autobiographie étonnante décrivant ses années de prison ; « The Hostage », également écrit en Irlandais et monté par Gael Linn au Hall Damer, à Dublin, plus tard en Anglais à Dublin aussi, puis mis en scène par Joan Littlewood, du Théâtre Workshop, à Londres, dans une version à la fois falsifiée et vitalisée par son génie tout spécial. Cette version a fait de lui un personnage mondialement connu, traduit dans toutes les langues, joué à Paris, à New-York, partout. « Un Otage » l'a projeté dans le ciel noir comme une fusée : loin là-haut il a explosé en un bouquet d'étoiles moitié vertes, moitié rouges...

Pendant toutes les années où je l'ai connu, une de ses phrases favorites qu'il avait inventées pour épater les bourgeois, ses amis et, un millier de fois, lui-même, était : « God Is Dog ». Ce palindrome lui était cher. « Qui peut le nier, m'a-t-il souvent dit, God Is Dog, ou Dog Is God.

« Donne-moi les preuves du contraire si tu veux. » Je ne peux pas et ne veux pas.

Ah, les recherches pures sur le langage, la limpidité du retour aux sources, l'inexprimable, l'inexpressible, le compressible, l'indicible, le comprimé, le mort-né ! Derrière chaque courbe de colline, des horizons inexplorés. Etes-vous prêt pour le voyage de retour en un état ultérieur de l'humanité où, paraît-il, proliféraient les voyelles-lumières, les consonnes-architectures, les vocables-réthoriques, les triptonques-galaxies et les aphérèses-montagnes !!!

« Il y a jusque dans les patois, dans les dialectes des milliers de filons qui n'ont jamais été exploités », écrivait dans le dernier numéro d'Action Poétique Pierre Garnier. Certainement, à condition de savoir ce qu'est une langue, un dialecte, un « patois ».

A ce propos, l'introduction de « la langue occitane » (Que Sais-je) de Pierre Bec est un modèle du genre qui remettra en place les idées déformées, extravagantes de la plupart des Français à ce sujet et qui réduit néant toutes ces aimables spéculations. Et puis la phonologie ou étude des sons — les phonèmes — nous apprendra que les milliers de filons inexploités sont tout à fait exploitables et explicables, à ciel ouvert même. Pour peu que le désir d'étudier vous éperonne, vous pouvez aussi pénétrer facilement dans l'intimité des articulations dites émotionnelles, sensibles, vibrantes. « Erforschbarkeit der Logik des Verstehens » disent des philologues allemands. L'Américain Benjamin Lee Whorf vous propose une méthode pour inventorier toutes les prétendues richesses phonologiques de l'anglais à l'aide d'un structuralisme symbolique, « d'une méthode analytique qui s'est développée en linguistique et qui joue à peu près le même rôle que les hautes mathématiques en ce qui concerne la physique. »

Georges Mounin, de son côté, débat des problèmes de la traduction sans se référer à de quelconques « sonies » sonnets ou sonnetes, comme disait Molière. « A chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience. »

Mais, au fait, désirez-vous un langage neuf, des mots qui ne soient pas de la tribu ? Un langage-cri, un langage-signe, un langage chargé de vie ? Monsieur Etiemble, en parlant français, réutilise les matières préexistantes aux mots, les articulations primitives, les formes primaires : « awrr, gnap, gloyck, ziwwww, twang, whump, waaawn etc, etc. ».

Ce baroque visuel, ces onomatopées publicitaires traduisent-elles un état premier du langage, bien différent de l'harmonie imitative et des serpents qui sifflent éternellement sur vos têtes. Je cherche des matières préexistantes dans l'idiome qui m'est familier et dont je me sers ce jour-ci pour rendre compte d'un ouvrage historique en catalan. Flou, flou, flan, flan, pataflou, zonzon, soit de gauche à droite une personne grasse et avachie, l'action de tapoter, le bruit d'une chute,

un bruit monotone semblable au grognement d'une vieille. J'ai bien peur de n'avoir jamais à recourir à l'allemand, à la recherche d'articulations vibrantes. Et puis, ne savez-vous pas qu'en occitan, dans mon dialecte, il existe trois mots pour exprimer l'idée de « grumeau » « lo môtàs », quand il s'agit de chaux, « calhon », quand il s'agit de lait et « gatilhon » de la farine et des plats. Voilà qui est bigrement primaire et primitif et les vieilles filles provençalistes s'ébaubissent : « mon dieu, que c'est beau, que c'est imitatif, un langage imagé par excellence, la langue de la poésie ».

Autant de certitudes glorieuses. Les félibres qui ne sont pas tous morts répandent encore à ce sujet des mensonges phénoménaux, des mensonges qui sont des poussières interstellaires en activité. Il y a le vrai et le faux provençal, jugeant avec aussi peu de critères que les partisans des voyelles-lumières. Et leur poésie, à grand renfort de zou, zou, daut, daut, osca, osca, son, son, bèu, bèu, bota, bota, de babaus et de bebeis, ressemblent à une litanie du mur des lamentations du siècle prétérit, toujours recommencé.

Comment ne pas privilégier la littérature médiévale si solide, si variée, si structurée organiquement ? La vie de Sainte-Douceline de Dinha, texte classique du XIV^e siècle : « portava celici secretament, c'om non sabia, de cuer de truega tondu que era fer e dur e s'encarnava en son cors que, motas vertz, nol l podia despulhar e quand l'avia mogut remania son cors esquitat e plagat... e tenia cench son cors destrechament d'una corda nosada qu'en la luoga dels nos que s'eran encarnat eron sovent lei vermes ». « A l'insu de tous, secrètement, elle portait un cilice de cuir de truie tondue qui était grossier et dur et s'incrustait dans sa chair, au point qu'elle ne pouvait s'en débarasser et quand elle l'avait oté, son corps restait pantelant et déchiré... d'une corde nouée, elle ceignait son corps si étroitement que parfois à l'endroit où les nœuds s'étaient imprimés il y avait souvent de la vermine ».

Voilà qui est admirable, cette douceur franciscaine si vantée, cette grande lumière du moyen-âge, ce courant spiritualiste de Joaquim de Fiore, cette vieille rêverie provençale des cours d'amour ? Un tas d'asticots grouillants sur la hanche d'une sainte occitane ! Mais avant, heureusement, il y avait eu l'âge d'or, la grande période occitane de tolérance, de begninité et de béatitude charnelle. L'inquisition poursuit la nation occitane en formation de ses bûchers et de ses sentences latines et on finit par vénérer la vermine.

Ara l'amor e la mort per jamai se son junts, e me sembla que fins al fons del Futur, es tu totjorn que persegui coma dins sa sorga, l'astrada en ta carn renadiva se mira : lo vent estralha las cendres, mas lo passat resta a viure (1)

Maintenant que l'amour et la mort se sont joints, il me semble que jusqu'au fons du Futur, c'est toujours toi que je cherche car en la chair qui renaît, le destin se reflète en sa source le vent disperse les cendres, mais le passé reste à vivre

René Nelli c'est encore l'âge-d'or à notre portée, un classicisme irréprochable devant lequel on se sent complètement désarmé. Les vers ont la fluidité du diamant et la pensée, toute de chair, se courbe et ploie sous la rigueur humaniste. On a honte des jours de pluie, de la laideur et des dépôts d'ordure à l'entrée des grandes cités, tant cet univers intérieur est limpide, tant le macrocosme occitan est rehaussé. Mais tout n'est pas dit encore : un jeune Gascon de vingt ans, Gilabert Suberrocas, se prend à écrire :

« Oisqui ? — chocolats ?
 que fumari la pipa o cigarretas
 cigarretas de Marijoana
 illusions, delicias
 qu'averi un capèth de feutre
 un capèth negre
 com los bandolèrs
 un perdessûs castanh
 còth levat. Un capèth môth, cigarretas suus pôts
 un espés perdessûs
 que marchari
 mans pro estujadas
 en las pochâs
 l'esquîa vòutada, capèth môth » (2)

et de l'autre région de l'Occitanie antithétique des jeunes poètes niçois
 lui font écho : Daniel Biga, Silvan-Marc Seguran, Joan Riquier :

Pau Mari...
 A l'auba en un país de fèbre
 me crèsi un gran de joia
 deis ômes e dei cavaus
 deis aubres en som
 dei còs contan
 lo respir (3)

Et cette voix fraternelle qui s'élève de Catalogne, la facette surprenante d'un grand prix de la chanson méditerranéenne, la voix de Raimon, 21 ans à peine et la plus forte vente de disques de Barcelone, comme disent les publicitaires.

« Ara que som junts
 Direm el que tu i jo sabem
 I que ès ahir oblidem
 Hem vist la por ser llei par a tots
 Hem vist la sang
 Ser llei del mon
 No, jo dic no, diguem no
 Nosaltres no som d'eixe mon
 Hem vist la fam ser pa per a molts
 Hem vist que han fet callar la mort
 Homes plens de rao
 No, jo dic no, diguem no
 Nosaltres no som d'eixe mon » (4)

« On a vu la peur être la loi pour tous
 On a vu le sang
 être la loi du monde. Non, moi, je dis non, disons non, nous autres
 ne faisons pas partie de ce monde
 On a vu la faim être le pain de beaucoup
 On a vu que des hommes pleins de raison
 ont fait taire la mort.
 Non, moi je dis non, disons non. »

L'Express qui n'en rate pas une emprunte à Raimon le titre de sa
 chanson pour un article sur l'Espanha. Mais on le traduit soigneuse-
 ment en castillan « digamos no », sans doute pour ne pas bouleverser
 les connaissances linguistiques toutes fraîches et hésitantes des bour-
 geoises parisiennes à domesticité andalouse qui tiennent à leur confort
 culturel.

Diguem no... Le babélisme universel, le sabir atlantique, la recherche des sonorités inouïes. Georges Mounin nous apprend l'humilité poétique : on a tendance à substituer à la notion du lexique « sac à mots » une autre, celle du lexique considéré comme ensemble de structures ou encore un champ sémantique où chaque mot n'a de signification que par rapport à l'ensemble. Comment donc isoler la poésie du contexte, de la différence de civilisation dans le temps et l'espace, de la différence de langue, de mentalité, comment réduire à rescipiscence la littérature hétérogène ?

Par rapport à un ensemble dans l'espace et le temps ? Barcelone parfois est plus immédiate que Paris. Etrange, inconcevable, ce paysage mental qui s'enfle et se démesure, au contact d'une ascèse culturelle héroïque, comment qualifier ce refus de se livrer corps et âme à l'environnement de langue française si omnipotent, si opiniâtre et vainqueur ?

« Son propri cors avia mes en oblit » elle avait mis son propre corps en oubli, nous dit l'hagiographe de Sainte-Douceline. Il me paraît difficile de mettre en oubli l'expression naturelle et séculaire des régions occitanes.

- (1) Vesper e la luna dels fraisses (Vesper et la lune des frênes) - poèmes de Renat Nelli IEO 75, Bd Carnot - Toulouse
- (2) Gilabert Suberrocas - LO TOXICOMAN in OC N° 226
- (3) Daniel Biga, Silavan-Marc Seguran, Joan Riquier, Pau Mari in
- (4) RAIMON : 3 Cançons de Raimon, Se'n va anar - Disque EDIG-SA - Barcelona
OC 229-30

Le numéro 3 d'ALETHEIA vient de paraître

Au sommaire : « L'anthropophagie rituelle chez les Tupinamba », texte inédit d'A. Metraux ; « La guerre de Guinée » par J. Mettas ; « Les Antilles : colonie ou département ? » par M. Leiris ; « Mythes grecs et masques modernes (le théâtre d'entre les deux guerres » par Ph. Ducray ; « Raymond Roussel ou les impressions d'une double vue » par G. Sebbag ; un texte inédit de Heidegger etc...

ALETHEIA, revue à gestion étudiante, paraît 5 fois l'an,
est vendue dans les grandes librairies parisiennes

ALETHEIA, ENS 2, Avenue Pozzo di Borgo, Saint-Cloud (S. et O.)
Abonnement : 12,50 F - C.C.P. Ph. Ducray 2066075 - PARIS

la peinture surréaliste à la galerie charpentier
la poésie surréaliste par jean-louis bedouin

(éditions seghers)

«... les hirondelles fatiguées de lire deviennent si énervées d'entendre la casserole d'aluminium qui cuit dans ses rubans de melons...

Pablo PICASSO.

Il faut d'abord dire quelques mots de la rétrospective de la Galerie Charpentier : LE SURREALISME, sources, histoire et affinités. Je ne regrette pas d'avoir franchi le Pont Alexandre III et d'être passé de ce côté droit de la Seine ; la grande salle de la Galerie avait été apprêtée pour Matta, Man Ray, Masson et Max Ernst, et je suis resté longuement en contemplation devant les quatre tableaux de Giorgio de Chirico — L'énigme de l'heure, La Tour, Les Muses inquiétantes, Le Portrait prémonitoire de Guillaume Apollinaire — je voyais les originaux pour la première fois, quelle émotion, ceux qui ont découvert comme moi autour des années 1948 les poèmes de Breton, d'Eluard, de Desnos et de Prévert me comprendront. Cette salle monumentale a vraiment beaucoup d'allure, avec les sculptures nègres et polynésiennes voisinant celles de Arp et de Giacometti et toutes les toiles de Max Ernst se déroulant comme un film fantastique, du « Monument aux Oiseaux » au « Pétales et Jardins de la Nympe Ancolie ».

« Si Je passe l'espace crie et le sabre des minutes aiguise son tranchant d'os sur la meule du temps. »

Michel LEIRIS.

André Breton a pourtant protesté contre la tenue de cette exposition, avec quelques raisons semble-t-il, car il ne faut pas se dissimuler que le Surréalisme ne peut guère devenir un objet de musée. Or, on a justement entassé dans les arrières salles, dans un ordre discutable, sans la nécessaire discrimination et sans aucun effet de surprise, des toiles, des dessins, des collages et quelques documents qui prétendent reconstituer l'histoire du Mouvement ; et je ne parle pas des objets surréalistes — le violon enrubanné de Maurice Henri et l'ampoule d'air de Paris de Marcel Duchamp — présentés sous verre, comme au Muséum d'Histoire Naturelle, c'est touchant et désuet comme une exposition de début du siècle, les Surréalistes qui ont toujours eu

quelques répulsions pour la nécrophilie méritaient une autre sorte d'hommage... La presse parisienne a d'ailleurs donné le ton et « l'hebdomadaire de l'intelligence française » offre à ses lecteurs une page spéciale, avec une article de Pierre Cabanne qui affirme : « ...On a parqué les spécimens les plus représentatifs d'une époque en voie de résorption, comme on le fit pour les Indiens en Amérique... En l'hôtel Charpentier, vis-à-vis du plus surréel de nos présidents de la République... », et une reproduction du dernier tableau de Tanguy — Nombres Imaginaires— imprimé à l'envers, pour servir, je suppose, d'illustration à la psychologie des actes involontaires...

« Encore une fois, le crépuscule s'est dispersé dans la nuit, après avoir écrit sur les murs : DEFENSE DE NE PAS REVER. »

Raymond QUENEAU

Je ne me serais pas étendu sur la tenue de cette exposition si le dernier livre de Jean-Louis Bédouin, « La Poésie surréaliste », ne me donnait, à un degré évidemment moindre, la même impression. On est heureux de retrouver les meilleurs textes d'Artaud, de Char, de Giselle Prassinos, de Tzara, mais il me semble qu'on aurait au moins pu éviter de reproduire des poèmes qui figuraient déjà dans les diverses anthologies de chez Seghers, et varier un peu plus le choix des textes, ainsi pour Louis Aragon, nous aurions aimé retrouver des passages du « Libertinage », ou les admirables paysages nocturnes du « Paysan de Paris » ; quant aux quelques textes écrits « en collaboration », ils sont exilés en fin de livre, sans indication ni référence. Où est l'ingéniosité des ouvrages surréalistes d'autrefois, ces livres qui tenaient du jeu de labyrinthes et de l'armoire aux surprises, hélas, on a choisi cette fois l'ordre alphabétique, avec des notes biographiques que vient souvent clore une sorte de rubrique nécrologique : « finira par adhérer à la politique du Parti Communiste Français, passé cette date, son activité cesse de concerner le surréalisme... »

« Derrière les plis d'un velours trop lourdement paisible s'allume un soleil de soufre et d'amour. »

René CREVEL.

Enfin, bien que Jean-Louis Bédouin se soit visiblement, et quelquefois contre son goût, efforcé de rester objectif, il faut pourtant signaler quelques oublis, je pense qu'il y avait une place pour Luis Bunuel et Max Ernst entre Arp et Picabia, il semble aussi que René Daumal ou Roger-Gilbert Lecomte auraient heureusement représenté les groupes parallèles au surréalisme ; on a aussi oublié André Liberati, il était pourtant (et reste toujours) un des plus brillants poètes de la dernière génération ; je ne cacherai d'ailleurs pas que je n'aperçois guère parmi les représentants de cette nouvelle génération, d'individualité capable d'égalier les grands poètes de la première vague, il ne faut pas s'illusionner, il existe une rhétorique surréaliste et la plupart des jeunes poètes n'en sortent jamais. Il faut faire une exception pour Jean-Pierre Duprey, malheureusement disparu, qui était

sans doute le plus doué de tous, si l'on peut parler d'un certain don de voyageur des ténèbres qu'il partage avec Raymond Roussel.

« Adieu, merveille, adieu, vous n'avez pas de cœur, mais un doux peuplier sur le revers du veston et ce n'est pas sans crier gare que ma voix arrive dans votre ville... »

Pierre UNIK.

Je ne voudrais pas donner l'impression de céder à la mauvaise humeur, seulement il faudra bien un jour jeter sur la polémique « le regard froid du vrai libertin », en se gardant surtout d'ajouter quelques mots au sottisier de l'anti-surréalisme. Il m'est arrivé de rencontrer chez un critique de poésie deux jeunes gens qui voulaient consacrer un numéro de leur revue au surréalisme — pour l'achever. J'ai pensé qu'ils ne manquaient pas d'audace, il en faut pour prétendre bâtir quelque chose contre un mouvement qui a eu la chance historique de rassembler organiquement autour de lui pratiquement tous les poètes d'une génération inspirée, et de mettre l'accent sur un certain nombre de manifestations et de phénomènes qui appartiennent — qu'on en soit heureux ou non — à l'essence de la POESIE. Je comprends que les jeunes poètes éprouvent le besoin de secouer leurs ailes toutes engluées des traces du passé, mais pour moi, le surréalisme devrait déjà être profondément assimilé, il s'agit — passez-moi l'expression — d'un problème de déglutition, il faut manger le surréalisme, et je ne crois pas en l'avenir d'une poésie qui ne le traiterait pas comme une irremplaçable acquisition...

« Voici la grande place bègue. Les moutons arrivent à fond de train, sur des échasses... »

André BRETON et Paul ELUARD.

Ne vous pressez pas de prononcer des condamnations à mort, il me semble que Baudelaire ne crachait pas sur Hugo, ni Rimbaud sur Baudelaire, la poésie française dans son ensemble a suivi depuis Chateaubriand une courbe trop éblouissante pour qu'il soit possible de simplement l'effacer. Je comprends que certains jeunes poètes soient tentés, par besoin et par volonté d'assumer « l'irrévocable quotidien », d'élaborer une sorte de néo-réalisme français ; mais ils devraient prendre garde de réinventer, avec bien du retard, le vieil UNANIMISME des premières années de ce siècle... Je crois que la jeune poésie devrait se fixer pour tâche, non d'en finir avec le surréalisme, mais plutôt de s'organiser pour faire le point, et de se reconstituer pour essayer, en tenant compte des données actuelles, d'égaliser sur le plan des recherches et de l'expression, l'apport du surréalisme de l'âge d'or, des années 1918 à 1938... J'espère que je ne choquerai personne en disant que nous sommes loin du compte.

O P I N I O N S

Nous reprenons à partir de ce numéro cette rubrique « Opinions » Dans un souci de polémique et d'échange.

C'est après avoir publié l'article d'Andrée Barret, à propos du livre de Roger Garaudy, que la rédaction de la revue, prenant en considération les critiques et l'importance de la chose, a cru bon de recevoir l'article de Jean Todrani. Cet article, n'engage évidemment que la responsabilité de son auteur.

« Action Poétique » estime que dans le climat actuel, la question posée du réalisme se situe au point névralgique d'une évolution, ou non, de la culture. La revue recevra donc toutes critiques, réponses et argumentations ; elle publiera par la suite les textes qui lui auront été envoyés, dans la mesure où ces textes seront susceptibles d'apporter des témoignages ou des lumières nouvelles sur cette façon considérable d'exprimer notre temps.

De la même manière « Action Poétique » publiera les mises au point que le texte d'André Libérati ne manquera pas de susciter.

à propos d'"un réalisme
sans rivage"

jean todrani

« Je tiens ce livre pour
un évènement ».

— ARAGON —

Je ne tiens pas cet « évènement » pour un livre. Il ne faut pas accorder à la littérature plus de rayonnement qu'elle n'en peut fournir. La confusion, l'offre plus grande que la demande, la facilité des procédés et la lourdeur des intérêts en jeu provoquent ici et ailleurs une telle floraison de textes, libelles, romans, brochures, documents, que l'amateur moyen, ou le révolutionnaire moyen, ou le moyen dévôt ne peuvent honnêtement s'y retrouver. A qui la faute ? Et dans le cas précis d'une rupture entre le réalisme traditionnel et le réalisme sans rivage à qui la faute ? Car il faudrait préciser ce qu'est un livre, rappeler les responsabilités d'une œuvre. Je ne crois pas qu'en matière de responsabilité l'essai de GARAUDY réponde bien, ou clairement à cette angoisse de vérité, à ce besoin d'équilibre, à cet état d'urgence qui caractérisent la crise actuelle de l'expression.

Une mise à jour est devenue nécessaire ; trop nombreux ont été les fidèles les naïfs à chanter dans un ton qui aujourd'hui n'est plus de mode, à entendre des voix dont aujourd'hui notre ciel est purifié. GARAUDY parle d'évidence, nous attendions qu'il déchire, déchire, déchire. Passer ainsi d'un réalisme à l'autre (ou à pas de réalisme du tout) c'est peut-être manquer de modestie ou brûler des feux rouges et c'est par cela d'abord que cet essai déconcerte. On y entend que merveilles, affirmation, découvertes et à travers les éclairs d'une intelligence en mouvement, encore trop de bénédictions.

Le livre que nous attendions, c'était justement une auto-critique, une mise en acte du XX^{me} Congrès, une critique du Réalisme Socialiste, du Stalinisme en Art dans ce qu'il a eu de plus médiocre et de plus satisfait : du héros véritable aux crétinisations du genre « Olga », (vous vous en souvenez) dont le cinéma nous satura, hélas, pendant trop longtemps.

Sinon la mystification peut continuer, et le mépris, ceux qui se taisaient continueront à se taire, comme ceux qui jacassaient continueront aujourd'hui et demain leur inénarrable pathos.

Tant que les décombres ne seront identifiés, jugés et déblayés les mauvaises racines demeureront vivaces - et la nostalgie de leurs familières floraisons. La rupture doit être prononcée. J'entends que l'on propose de-ci de-là les analyses de GISSELBRECHT, les publications des Recherches Internationales à propos de l'Esthétique. Cela est excellent, mais cette façon d'ouvrir des portes sans boucher les issues flaire la manœuvre et c'est aussi habiller un cadavre pour le pousser en scène. Tout se passe décidément plus loin et plus profond.

Ce n'est que dans la post-face de son ouvrage que GARAUDY, enfin, aborde le vrai problème, le seul problème actuel. « C'est pourquoi, écrit-il, nous avons choisi des œuvres que nous nous étions longtemps interdit d'aimer au nom des critères trop étroits du réalisme ». Et puis, passez muscade, le tour est joué on parle d'autre chose.

Hé bien non ! Je demande où est l'homme là dedans ? Et quel est cet homme qui a accepté et qui a servi si longtemps des « critères trop étroits », qui a justifié le Réalisme Socialiste, la poésie nationale. et tout ce feu tremblement. Quels étaient ces « critères » ? Que signifie « s'interdire d'aimer » ? Qui est ce « nous » ? Mon dieu, la vérité et peut-être dure à entendre mais pourquoi la craindre et l'éviter ? Nous ne prétendons pas exiger un spectaculaire Hara-Kiri, mais personne ne peut accepter une pareille désinvolture, et encore moins ceux qui, politiquement tout proches, ont été (ouvertement ou non) empêchés d'aimer ces œuvres au nom de « critères trop étroits », et qui les lisaient quand même, qui en façonnaient leur culture, leur raison d'aimer, leur moyen de comprendre, miroir ou moteur, mais au plus profond de la vie.

D'où vient ce changement brusque ? Et dans quelle mesure cette dialectique sans repentir, cette marche sans boussole, ce dogme de l'antidogme sont-ils maintenant dignes de foi ? Dans quelle mesure ceux que l'on a trompés avec ce que « nous » (Garaudy) aimions alors, pourront-ils reprendre courage et sortir indemnes de cette double obscurité versée sur un monde déjà si ténébreux ?

Si c'est la pression populaire, le bon sens, le sens de la vie, la rage, si c'est la rupture d'avec les thèses staliniennes ou jdanoviennes qui a déclenché ce ras de marée, qu'on le dise, mais surtout que les permanents de cette pensée aux « critères étroits » disparaissent, qu'ils rentrent dans le rang, qu'ils retournent à l'école et se fassent oublier. En vérité, plus j'agite et retourne cette question plus je monte dans

ma vieille colère et dans le déblaiement de l'imposture, avec mes mots, la maladresse de mon amour et mes vieux dépits, plus je me rends compte qu'il s'agit là d'une brûlante et spécifique question - Action Poétique.

L'arbitraire poétique où se heurtent nos jugements et nos choix, l'engoncement politique qui nous paralyse, la licence triste qui n'est pas liberté joyeuse, tant s'en faut, tout ce piétinement que nous écoutons ensemble viennent sans doute, et parce que nous nous prétendons écrivains engagés, de cette absence de clarté de ce manque de courage en face des problèmes du Réalisme sinon en face des conflits de culture où notre temps nous engage.

Et au-delà de ces manques c'est sans doute de l'absence de solutions aux problèmes posés par les relations entre écrivains et parti qu'il s'agit. Car, au nom de quoi GARAUDY se « défendait-il d'aimer » ? S'accordait-il avec des « critères étroits » sinon au nom d'une discipline qui fut aveugle par ce que inconditionnelle, qui fut coupable par ce que inconditionnelle.

Allons plus loin, et puisque le mot de Parti a été prononcé : ces « critères étroits », « manque d'aimer » qui en a souffert le plus ?

Oui, j'y pense, et j'y ai pensé souvent par ce que je les connais, à ces militants, à ces communistes à ces hommes et à ces femmes qui sont précieux parce que profondément libres et contradictoirement prisonniers des conditions économiques ou morales, qui sont précieux parce que à l'orée du marxisme, sentant d'instinct et par raison que la peut vivre la plus libre intelligence ! Que croyez-vous qu'ils soient devenus pendant les années sombres du jdanovisme ? Etait-ce une méthode pour aiguïser leur esprit, pour attiser leur passion, les rendre sensibles à la révolte ? Etait-ce les éveiller au monde réel ?

Et voilà qu'un beau matin d'Octobre 63, des vitrines de chez Plon, on leur jette de but en blanc les boîtages hermétiques de Picasso, de Perse et de Kafka. Remplacer Guérassimov par Picasso, la poésie nationale par Saint John Perse, Simone Théry par Kafka ? De quel droit ? Y survivront-ils et dans quel état ?

Prenons Picasso, pour commencer. Que GARAUDY découvre aujourd'hui ce vieux peintre espagnol (est-il sûr de l'aimer ?), c'est son droit personnel à l'émotion et à l'aventure. Mais pour nous Picasso, (et le premier parmi les contemporains, malgré les oppositions et les querelles fructueuses), c'est déjà le versant déboisé de une, deux, trois, quatre guerres, celle de 14-18, celle d'Espagne, celle de 39-40, celle d'Algérie, et j'oubliais la guerre de Corée qui précisément illustra une grande toile sinistre de Picasso.

Picasso, c'est un art (un ensemble de moyens d'expressions, un univers de termes et de signes évoluant par destructions successives, mais dirait-on, à huit clos, alors que Paul Klee par exemple se remet toujours en situation), un art dont la jeunesse date, dont l'effervescence date, et avec, les mobiles de cette effervescence. Aujourd'hui, à Varsovie comme à Rio, à Paris comme à Budapest, la peinture, (le lexique lui-même des couleurs, des signes et des formes sur le fond mouvant de la réalité), passe par d'autres chemins - pour ne parler que de l'abstraction, s'adresse à d'autres hommes - pour ne parler que des changements mécaniques intervenus dans la vie quotidienne, doit promettre d'autres joies - pour ne parler que de l'architecture debout et des sentiments de l'espace.

Personnellement, j'aime l'homme et l'œuvre, mais avec en plus ce commencement de gourmandise qui s'attache aux affaires du passé, car ses monstres, son fantastique, sont déjà d'un autre temps- et pour parler mode, plus Gavarni que Daumier.

Ces lignes que j'écris m'appartiennent, elles sont le reflet d'un monde organique où je tente de me situer, d'avancer, de venir au jour, et dans ce mouvement le poème est peut-être seul à tenter d'épouser des formes, d'ôter des barrages, de jouir du courant. Si je parle avec une maladroite émotion de Saint John Perse, c'est que son accent m'importe, et depuis longtemps, c'est parce que ce poète a cerné d'une encre précise et rapide sa parole et pour de nombreux poètes dont je suis, a servi d'appelant.

C'est pourquoi je me demande, croyant bien le connaître, ce que Perse vient faire dans ce « Réalisme sans rivage ». Certes, ce qu'en dit GARAUDY, bien que peu original, pourrait passer pour une adhésion, et encore, confesse-t-il, après un travail d'ennui et d'effort.

Pourquoi Perse ? ? Pourquoi pas Michaux (puisque Kafka), pourquoi pas René Char (puisque Perse) pourquoi pas Benjamin Peret (puisque Picasso).

Je sais, la grande poésie, c'est peut-être encore un dogme cela, du Prix Staline au Prix Nobel !

En vérité, il y a une petite raison : parti en chasse GARAUDY se devait de ramener du gros gibier.

En vérité il y a une immense raison, mais cela GARAUDY ne le dit pas assez, c'est que le poème de Perse est le blason de notre monde, qu'il contient ce monde. C'est que ce poème agite racines, argile et floraison de notre langage dont ce fut péché de se détourner pour faire naguère rimer ou rimailier les jeunes poètes sur des thèmes (je ne conteste pas leur primauté politique) que le roman ou la chanson, la thèse, le pamphlet ou l'enquête épuisaient ou pouvaient épuiser largement.

Et puis il y a cette secrète raison, qu'avec Saint John Perse,, GARAUDY rentre chez lui.

Pourtant s'agissait-il bien de cela ? Cette navigation sans rivage se devait-elle d'aborder au continent Perse ? N'y a-t-il pas dans l'immédiat, aujourd'hui des poètes, des tentatives poétiques qui par leur singularité (voire hérétique) leur passion pour le monde de chaque jour, les risques pris (je pense à Antonin Artaud), l'engagement, apportent mieux que Perse, une vision réelle ?

L'engagement de GARAUDY sur des voies nouvelles n'avait-il pas avantage à se manifester à propos d'un Jean Malrieu ou d'un Della Faille ? d'un Michel Deguy ? ou à propos de l'itinéraire d'un Char, des Feuilletts à Hypnos, à la Lettera Amorosa ? Voire à propos de la cuisante entreprise de Ponge ? La critique alors, allant sur de nouveaux critères pouvait devenir chose vivante, création.

Et nous en venons à l'essai sur Kafka. Ici, comme dans les deux essais, précédents, n'oublions pas que GARAUDY en fait, s'adresse au public qui fut celui du Réalisme Socialiste.

Ce réalisme-là était une littérature de guerre, passer de cette littérature hâtive et élémentaire (jusqu'au mensonge), à l'œuvre de Kafka, ce choix demandait une explication. Posons tout d'abord, et sans doute pour le justifier malgré ses erreurs que le Réalisme Socialiste était une littérature de la violence. Ce n'est pas le cas pour l'œuvre de Kafka.

Ce qui nous aurait particulièrement intéressé c'est comment GARAUDY en arrivait à Kafka. Car c'est là, me semble-t-il entrer dans les vues d'un marxisme marginal, je veux dire celui de Lukacs, qu'il aurait été honnête de citer, ou dans les vues d'une critique plus spéciale, celle de Blanchot, par exemple. C'est affronter l'adversaire bourgeois dans ce qu'il croit être sa propre culture. Kafka, fut pour la génération de GARAUDY et la mienne une précieuse méthode de connaissance ; en

est-il de même aujourd'hui pour la génération (bourgeoise ou socialiste) qui affronte le monde adulte ? Et cette œuvre ou cette motivation de Kafka peut-elle être servie ainsi, toute crue, sans Musil, sans Rilke, sans Trakl ?

C'est André Breton qui écrit dans l'Anthologie de l'Humour noir, à propos de Kafka : « Il sut filer une toile qui ne laisse subsister aucune solution de continuité entre les règnes et les espèces jusqu'à l'homme et qui vibre toute entière au moindre contact ». Et plus loin...

- Nulle œuvre ne milite tant contre l'admission d'un principe souverain extérieur à celui qui pense... »

Qu'ajouter ? La seule lecture du « Terrier » situe en littérature l'angoisse et la condition de l'homme parmi les siens — quand GARAUDY écrit que Kafka n'est pas un désespéré mais un témoin, n'est pas un révolutionnaire, mais un éveillé, nous ne pouvons accepter l'ambiguïté de ces définitions.

« Il est urgent, écrit ailleurs GARAUDY, pour l'avenir de la culture, pour l'avenir de l'homme que la bourgeoisie cesse d'être la classe dirigeante ». Oui, mais il faut aussi changer de gants. GARAUDY écrit dans le « Réalisme sans rivage » : « Le réel en art est une création qui transfigure par la présence humaine la réalité quotidienne ».

Ce à quoi Lukacs répondait par anticipation à propos de Joyce, Kafka etc...

« Ils ne se contentent pas de faire éclater les formes traditionnelles, mais leur effort est plus radical puisqu'il s'agit de faire disparaître toute forme littéraire ». Oui — toute forme — et cette disparition ou cette transfiguration n'est pas l'apanage de l'Art, car la réalité quotidienne qu'est-elle, sinon cette géométrie, cette nomenclature, cet ordre cette facilité qui entraînent, qui poussent l'homme à exhiber son mouvement, son odeur, son agitation, à faire sortir de soi et pour en animer les angles et les surfaces de ce monde, ses abstractions, ses marchés, sa folie vestimentaire ou la plus primitive de ses danses.

Car cet homme (c'est-à-dire nous ici présents) vient après l'éclatement des formes. Il vient pendant la sédimentation des villes futures, il vient après l'Apocalypse. Au terme de quoi, Kafka, pris de cette manière n'est sans doute que l'antidote de volcans éteints.

Et pourtant, cet « événement », comme l'écrit Aragon, ce livre, aurait pu sonner un vrai Printemps.

Souvenez-vous, entre autres, de l'autocritique salubre qui suivit l'affaire Lyssenko, et délivra le monde scientifique des thèses fantaisistes que Staline maintenait contre tout bon sens !

Cette autocritique brisa non seulement l'entreprise « Mitchourienne » mais l'esprit qui l'avait autorisée, ouvertement, franchement. Tant que la parole ne sera pas aussi franche et aussi libre dans les domaines de l'art et de la culture, rien de vivant ne pourra être donné, ni thèse, ni œuvre.

La plupart des artistes, des écrivains engagés sont convalescents du jdanovisme. Mais en dépit de cela, nous savons qu'ils sont, poètes, peintres, musiciens, le sel de la terre. Ils ont pratiqué la rime retrouvée, ils ont cherché leurs raisons dans l'œuvre de Fougeron, ils ont refusé Chostakovitch, suivi l'un et l'autre, ils ont fait la manœuvre, en littérature, en peinture, en musique, sous le regard capricieux d'une poignée de Vieux Maîtres, et ce regard pèse maintenant sur leurs tempes fourbues comme un casque à pointe.

Était-ce vraiment à GARAUDY que revenait cette précieuse tâche ? cet acte de libération ? Laissons les mandarins à leurs querelles, et laissons la vie jouer avec le feu, car, en fin de compte, c'est bien de feu qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

Nous tenons à signaler une très remarquable interview de Jean-Paul Sartre parue aujourd'hui dans « Le Monde » (1) L'auteur nous livre son cœur, nu, entièrement nu, nu, — que les lecteurs d'Action Poétique nous passent une citation de Musset — comme un mur d'église.

L'écrivain s'offre à nous sous toutes ses faces. Il nous apparaît tour à tour :

Mondain : Quand mes relations avec le Parti Communiste m'ont donné le recul nécessaire...

Nostalgique : Le gosse qui rêve d'être champion de boxe...

Profond : Le mal métaphysique, qui est un luxe...

Emouvant : Je reçois des lettres d'ouvriers, de dactylos...
Ce sont les plus intéressantes...

Malicieux : J'ai d'ailleurs toujours été optimiste. Je ne l'ai même été que trop...

Apocalyptique : Non, l'univers reste noir. Nous sommes des animaux sinistrés...

Troublant : Croyez-vous que je puisse lire Robbe-Grillet dans un pays sous-développé ?...

Réconfortant : Prenez Mallarmé. Je le tiens pour le plus grand des poètes français, et j'ai mis du temps à le comprendre...

Bienveillant : Cette analyse peut aider les jeunes gens qui rêvent d'écrire...

Mais sévère : Cette aspiration (à devenir écrivain) est tout de même assez étrange et ne va pas sans une fêlure...

Cinglant : Allez parler de cela à un ouvrier, un ingénieur... C'est une morale d'écrivain qui ne s'adresse qu'à quelques privilégiés...

Catégorique : Ah ! non. C'est la pire des attitudes. La plus fausse, la plus naïve. Celle d'un Zola... L'héroïsme ne se gagne pas au bout d'une plume...

Impitoyable : Faute de quoi il (l'écrivain) est au service d'une classe privilégiée et exploiteur comme elle...

Magnanime : Il n'y a pas de raison de traîner un malheureux dans la boue parce qu'il écrit.

Sartre nous apprend enfin une bonne nouvelle : il termine actuellement un Flaubert. Nous savions déjà qui était Madame Bovary, voilà percée à jour l'identité de M. Homais.

(1) « Le Monde » du 18 avril 1964.

"conseil" : extrait du "journal des demoiselles" année 1886

Si peu que vous vous intéressiez à la politique, mesdemoiselles, il n'est pas possible que le terrible jargon moderne n'ait pas frappé vos oreilles. Peut-être, sans y comprendre grand-chose, et probablement sans vous y intéresser, avez-vous entendu parler de la lutte qui déchire le monde et qui, tantôt sourde, tantôt avouée, s'accroît de nos jours d'une manière inquiétante. Vous savez, au moins à peu près, ce qu'est ce terrible socialisme, revendication violente des droits des pauvres et des ouvriers, qui a pris l'importance d'un parti, et qui menace l'ordre et la sécurité publics dans un avenir plus ou moins rapproché. Je voudrais donc, vous dire un mot des droits qu'ont les pauvres sur vous, et des devoirs que vous avez envers eux. Je le répète, si toutes les Françaises admettaient ces droits et comprenaient ces devoirs, il y aurait moins de souffrances, partant, moins d'envieux et de révoltés. Les droits des pauvres ! Ce sont évidemment des droits moraux. Il ne leur est pas permis de s'emparer de vive force du pain que leur refusent les gens inhumains ; mais c'est justement parce qu'ils sont tenus au respect de la loi et de la propriété que le droit moral qu'ils ont à notre assistance est plus impérieux, et vraiment imprescriptible. Si, dans le plan divin, il y a d'ailleurs des pauvres, c'est, on peut le dire, en grande partie pour améliorer les riches, pour développer en eux les tendances généreuses, pour les associer à la Providence elle-même.

Et c'est pourquoi je voudrais que toute femme eût sans cesse présente la pensée des pauvres, les associant à toutes les manifestations de sa vie. Je voudrais, mesdemoiselles, que vous prissiez l'habitude, avant de faire une dépense même convenable, légitime, nécessaire, d'évoquer l'idée de la misère, afin d'éviter l'abus de la dépense, l'excès du luxe, et ce gaspillage que la conscience réproouve même pour les riches. Je voudrais que vous recouriez à la sympathie des pauvres dans vos peines : que vous fassiez des aumônes quand vous souffrez, quand vous avez besoin de prier, de faire prier pour ceux qui vous inspirent des inquiétudes. Je voudrais qu'en prenant un juste et innocent souci de votre toilette, vous n'oubliiez pas ceux qui souffrent du froid, ou qui, faute de vêtements convenables, ne peuvent même pas aller demander de l'ouvrage. Enfin, je voudrais qu'à toute joie vous associiez les pauvres. Tenez, l'autre jour, une jeune fille s'est mariée. Elle était comblée de tout ce qui rend la vie belle, chacun la fêtait, elle ne pouvait plus compter ses présents. Elle a voulu que son bonheur fit naître des joies et des sourires ; d'abord, à l'heure même où de nombreux amis lunchaient chez sa mère, après son mariage, les enfants des ouvriers qui avaient travaillé à son trousseau prenaient part à une collation. Puis, une jeune ouvrière, qui se mariait presque en même temps, recevait un petit trousseau, judicieusement choisi, et venait la remercier, pleurant de joie, d'attendrissement, appelant les bénédictions divines sur des cœurs si généreux.

Voilà, en effet, ce qui sanctifie le bonheur, ce qui ôte l'envie, ce qui dissipe les malentendus, les amertumes. Si chaque femme comprenait et accomplissait l'œuvre individuelle qui s'offre à elle, la question sociale serait moins menaçante, car notre sphère d'action, si restreinte qu'elle soit pour chacune, se multiplierait à l'infini, et le bien, gagnant de proche en proche, adoucirait les révoltes, et vaincrait le mal dans une grande mesure.

(communiqué par Santa Battesti)

NOTES DE LECTURE

« poèmes pour rejoindre »

Cette plaquette, la première, de Gérard Cléry, est de celles qui font éclater, comme fleurs au printemps, l'évidence poétique du don. Cette voix déjà assurée, déjà puissante et promise à l'écho, est la voix d'un jeune homme aux prises avec lui-même et le monde, tressant, pour se rejoindre et rejoindre les autres, ce filet capillaire des mots humbles et lourds, capables d'emprisonner et de délivrer la lumière profonde. Des mots qui possèdent une surprenante force de frappe, pour assumer la douleur et la passion de vivre — qui se confond avec celle de dire — une présence charnelle, aussi, qui porte la marque de l'authenticité. Gérard Cléry — ce fait biographique n'est pas sans importance — appartient à la génération de la « guerre d'Algérie ». On ne subit pas une telle expérience sans éprouver la nécessité de remettre en cause et de passer au crible le monde tel qu'il nous est donné, et le langage qui le traduit, ou le trahit.

De cette expérience, Cléry témoigne à sa manière, qui est de violence et d'amertume, la violence d'un « jeune homme en colère » qui s'exprime d'abord par le refus : « Hors de moi je boutais le chant ». Aussi chaque poème, arraché de soi, prend-il l'accent du cri, de la révolte contre les mots eux-mêmes, avec lesquels le poète entre en conflit parce qu'ils sont les images d'un univers inacceptable. L'amour, à cette lumière, peut sembler exorcisme impossible. Et là, Cléry s'enchantant peut-être de sa propre clameur, boxant les mots avec la rage de qui se sent « le cœur intolérable ».

De l'Espagne aux morts de Charonne, Cléry est un poète hanté par l'exigence du malheur et de la réponse au malheur. Cela ne va pas sans maladresses ou tentation du vertige verbal, fut-ce dans la sincérité. Mais ce qui compte, ce qui s'impose, c'est ce ton-là qui ne trompe pas, tranchant et pur comme un métal, forgé dans la flamme noire de notre temps.

charles dobynski

césar vallejo

Cette étude, et ce choix de Poèmes de César Vallejo, que nous offre Claire Césa, constitue la vingt-deuxième parution de la collection « L'Aube dissout les Monstres », collection militante s'il en est, maintenue courageusement, il faut le rappeler, par P.-J. Oswald pendant toute la durée de la guerre d'Algérie, et qui poursuit maintenant au grand jour son œuvre de recherche.

C'est une étude pratique — je veux dire, grâce à laquelle on trouve ce que l'on cherche, avec plaisir et précision, et qui s'inscrit entre les poèmes de Vallejo d'une manière vivante, sans verbiage, sans fausse considération. J'insiste sur cette intelligence de présentation, et sur

le choix sensible des poèmes. Cet ensemble est essentiel à qui désire devenir l'ami du « chulo » péruvien, de César Vallejo « mort de tout et de rien au-delà de toute définition ».

Né en 1892 à Santiago de Chuco. Mort en 1938 à Paris. Entre ces deux dates, la première lumineuse, la seconde flamboyante, s'insère l'itinéraire presque banal qu'empruntèrent aussi Neruda et tant d'autres : l'Amérique Latine, la Russie, l'Europe Centrale, l'Italie, la France, et bien sûr l'Espagne.

L'Espagne qui « sera son espérance et sa mort », au brûlant de laquelle il assistera en 1931 à la proclamation de la République, et vers laquelle il repartira pendant la guerre civile.

Entre ces deux dates, surtout, vingt années de production poétique que Claire Céa balise par des extraits de « Hérauts Noirs », de « Trilce » et de « Poèmes Humains ». Vingt années qui sont les étapes sonores, fulgurantes, amères, révoltées de son exil, de ses combats et de cette souffrance qui lui donne droit, dit Aragon, « à la plainte et à l'espoir ».

Une quarantaine de poèmes, admirablement recueillis, nous démontrent ce droit, et la constante tension de sa sensibilité, sa participation furieuse et bouleversée à la misère et à la douleur des hommes, et des hommes d'Espagne, « que nous taisons avec de bonnes raisons ». Chez Vallejo, la tragédie de toutes les libérations, politiques et morales, physiques et spirituelles, est vécue jusqu'à « la racine du cri ». Cette souffrance toujours partagée, exacerbée lors de la guerre civile, J. C. Andrade sut très simplement lui rendre hommage : « Nous te vénérons parce qu'en toi nous payons notre dette à l'Espagne ».

La part la plus importante de l'ouvrage est faite à l'illustration poétique, mise en place par Claire Céa selon un ordre chronologique choisi pour souligner l'interpénétration naturelle des divers thèmes du poète. « Hérauts noirs » et « Poèmes Humains » (dont Action Poétique N°21 Septembre 63, avait donné une brève image) et, parmi ces derniers, les bouleversants extraits de : « Espagne éloigne de moi ce calice »...

« Un jour le peuple fit craquer
son allumette captive
et pria à pleine colère... »

« Volontaire d'Espagne, milicien
aux os dignes de foi, quand ton cœur bat pour
mourir
quand il bat pour tuer avec son agonie
mondiale, vraiment je ne sais
que faire, où me mettre ; je cours, j'écris, j'acclame,

je pleure, je guette, je saccage, je dis
à ma poitrine d'en finir, au bien de venir,
et je désire me mutiler... »

« Enfants du monde
si tombe l'Espagne — je dis ça, c'est une façon de dire —
... si notre mère
Espagne tombe...
alors sortez, enfants du monde : allez la chercher !.. »

Je souhaite que le plus grand nombre de poètes, aussi totalement présents que César Vallejo, viennent dans des pages identiques dissoudre les mêmes ombres.

Mise à part une courte anthologie publiée en 1952 par G.L.M., c'est à Pierre Seghers que nous devons la découverte de : « Le Marin à terre » et « Revenances du vivant lointain » (coll. « Autour du Monde » - 1957 et 1955 - trad. Cl. Couffon et A. Ahrweiler). A ces suites, trop brèves, de traductions du poète gaditan, nous pouvons ajouter celles de « Sermons et Demeures », de « J'étais un imbécile et ce que j'ai vu a fait de moi deux imbéciles » et de « L'Élégie civique », par Robert Marrast, constituant la dixième parution de la collection « J'exige la Parole », également dirigée par J.-P. Oswald (collection dans les titres de laquelle nous trouvons, entre autres : Nazim Hikmet, Hubert Juin, Charles Dobzynski, Eugen Jebeleanu, Tchikaya U Tam'si, François Kérel etc... et bientôt Anna Greki et un « Mario de Andrade » dans une traduction de Jean Todrani (1)

Une partie des poèmes dont il est ici question, se situe aux alentours de 1930, c'est-à-dire avant que ce soit opérée une rupture dans la démarche d'Alberti, avant cet instant où il décide de ne plus mettre sa poésie au seul « service de moi et de quelques uns ». C'est donc à son mode initial d'expression, très personnel et plus traditionnel à la fois, que se rattachent les poèmes choisis par Robert Marrast, de « J'étais un imbécile... » et de « Sermons et Demeures ».

En ce qui concerne les premiers (1929), ce sont de petits poèmes, de courts textes exclamatifs, facétieux, amers, inspirés par les films de l'époque, burlesques, naïfs et drôles, presque toujours chargés, comme ces scénarios de Chaplin, d'une critique sociale et morale. Ainsi ce « Carnet de Notes d'un Collégien mélancolique », signé « Buster Keaton » :

Nominatif : la neige

Genitif : de la neige

Datif : à ou pour la neige

Accusatif : la neige

Vocatif : oh, la neige !

Ablatif : avec la neige - de la neige - dans la neige - par la neige - sans la neige - sur la neige - à travers la neige

La lune à travers la neige

Et ces pronoms personnels égarés dans le ruisseau

Et cette triste conjugaison perdue parmi les arbres »

ou bien « Five o'clock tea », ou encore « Stan Laurel et Oliver Hardy démolissent sans le vouloir 75 ou 76 automobiles et puis affirment qu'une peau de banane fut la cause de tout », etc... Ces titres indiquent à eux seuls le rythme et le ton des poèmes.

Cette possibilité passagère de juger le monde ne dure pas chez Alberti. Il attaque maintenant ses problèmes de front, il fait face aux anges, et commence à entrevoir un triomphe possible.

C'est « Sermons et Demeures » (1929 - 1930) :

« Frappez-moi, frappez-moi, car je suis le seul homme capable de faire front à un bataillon d'anges... »

(1) Aux E. F. R. vient de paraître (traduit par C. Couffon) « Qui — a dit que nous étions morts ? —

« Je sens que les îles marchent
que la terre s'étonne de me sentir un autre homme
si différent de celui qui imposa à ses hôtes la peine
de le tuer jour après jour...

Amis,
Ne sentez-vous pas que marchent les îles ?
N'entendez-vous pas que je vais très très loin ?.. »

Puis arrive l'aube. C'est « l'Élégie Civique » (1930) qui marque l'engagement d'Alberti. Désormais il met son œuvre « au service de la révolution espagnole et du prolétariat internationale ». Cet engagement ne s'est jamais démenti.

« Les Souliers aux pieds je dois mourir », tel est le titre de ce premier poème : « poème fait de la colère et de l'agitation fébrile de ces heures espagnoles... qui marque mon entrée dans un monde nouveau... Poésie subversive, de commotion individuelle, mais qui déjà annonçait confusément ma future route ».

« Je chie encore une fois sur tous vos morts
au même instant où dans la maison du roi s'effondrent
les armures
où les plus illustres hommes considèrent leurs aînés
sans y trouver la solution aux ordres désespérés
du sang...

Ecoutez l'aube des mains en l'air
l'aube des nausées et des lits bouleversés
de la consommation de la paralysie progressive
du monde et de l'artériosclérose du ciel...

En moi vous reconnaitrez tranquillement cet homme
qui décharge son arme sans s'occuper de l'attitude
que choisit son adversaire pour mourir.
Certains corps s'écroulent vers la droite et d'autres
vers la gauche
mais le mien sait que le centre est le point de
démarcation entre la lumière et l'ombre... »

Enfin, Robert Marrast ne pouvait mieux conclure sa préface à ces poèmes qu'en rapprochant les visages d'Alberti et de Neruda :
« Quelqu'un oublierait donc que tu es le premier ? », écrit, s'adressant à Alberti, Pablo Neruda dans le « Canto General ». Ce cri du cœur d'un ami à un ami doit prendre auprès de nous valeur d'un témoignage de reconnaissance ».

jean-jacques viton

" poésie pour vivre " (1)

« Le poète n'est pas
Un être à part
Ni un être au-dessus
Il n'est pas et n'a jamais été un être élu

(1) « Poésie pour vivre », Jean Breton et Serge Brindeau - Editions de la Table Ronde.

Simplement il essaie de vivre, dans sa peau, dans ses rêves, de faire face à ses obligations, à ses amours.

A tâtons il avance vers le vrai, l'utile pour tous.

Un homme d'abord semblable aux autres, tel s'affirme le poète ordinaire. Nous croyons à l'humanisme de la rue, à l'inspiration de circonstance ».

Cette définition du poète, contenue dans l'ouvrage de J. Breton et S. Brindeau porte déjà, en elle-même, assez d'originalité pour que ce livre, qui se situe au cœur des débats théoriques actuels sur la poésie, ne passe pas inaperçu. D'aucuns, certes, lui reprocheront de n'approcher point par le style, une certaine aristocratie du langage. Je dois avouer que j'aurais peut-être souhaité plus de vigueur ici, ou encore moins de débraillé ailleurs, mais cette insatisfaction ne m'a pas empêché d'adhérer aux grandes lignes de cet ouvrage dont nous avons débattu avec J. Breton alors que le livre était encore bien loin dans les limbes.

Il me semble dès lors nécessaire qu'un article de fond lui soit consacré où les idées forces exprimées seraient reprises, critiquées, puis, ancrées sur les données historiques, psychologiques, psychiques, sociales, qui font quelque fois défaut.

Mais le livre, tel qu'il est, reste fondamental parce qu'il cristallise des idées souvent exprimées entre poètes mais non encore codifiées, parce qu'il continue à tuer un mort à la vie particulièrement dure, le surréalisme, parce qu'il scandalise les bien pensants de la poésie douillettement embourgeoisés dans tous les conformismes, parce qu'enfin « une poésie qui prolifère à la faveur des privilèges de classe et flatte — ouvertement ou non — les tenants du désordre établi, n'obtiendra jamais notre caution.

Nous aspirons naturellement à une poésie populaire. Nous avons le droit de le dire, car nous ne méprisons pas le peuple, dont nous sommes. Nos contemporains méritent mieux que ce qu'on leur offre par nonchalance, intérêt ou démagogie.

On ne fera jamais couler assez d'eau claire pour nettoyer la cité de la bave des flics. Le poète ordinaire lutte contre l'humiliation d'autrui. Son inspiration ne contredit pas les préoccupations communes. Il provoque le Jour, au jour le jour. Il est socialiste. En liberté ».

raymond jardin

"les mots difficiles" (1)

J'ai découvert ce livre avec un plaisir inespéré, en feuilletant d'autres livres. Exactement comme on tombe amoureux. Et on devient voleur. Je l'ai lu dans le train. Il m'en a fallu peu pour m'apercevoir à quel point d'intimité je me trouvais avec l'aventure du wagon, celle du paysage qui surgissait des vitres. Il me branchait (il me donnait des branches) je circulais sans peine parmi la foule de mes amours familiaires, trousseau de fleurs en mains.

Reconnu un à un ces visages quotidiens, pour les avoir touchés, pour les aimer encore, et qui sont le nerf et la raison de notre combat. Chaque poème me replantait en eux, rétablissait le pont. Et je me souvenais que cette mise en commun n'était pas sans risques, exigeait qu'on ouvre les yeux, muscle le torse, dirige la tête. L'auteur était l'un d'eux, assurément.

Cet homme que je soupçonnais à peine, je le découvrais soudain, aussi riche qu'une forêt, un éternel chantier. Je me surprénais le buvant à petites gorgées, éclatant d'une joie prudente, savant, sage

en matière d'existence, risquant sa peau, jamais vulgaire. C'est-à-dire toujours possédé d'un espoir secret, d'une joie sourde. Il ne se faisait pas mousser. Il était sobre et juste dans sa passion. Horizontal, multidimensionnel, solidement planté, précis dans ses lueurs. J'ai déjà relu ce livre. Je l'ai fait lire à mes compagnons de travail. Un auditoire du souhait de Godeau. Il a partie gagnée, il appartient au paysage quotidien qu'il éclaire. Il n'est pas si facile d'être simple.

gérard cléry

Georges L. Godeau : « Les mots difficiles » - Jeune Poésie - NRF - Gallimard (1)

" l'opéra de l'espace "

On a souvent parlé de l'œuvre poursuivie depuis plus de dix ans par Charles Dobzynski. Très jeune il fut un poète connu, mis en avant par certains, décrié, attaqué par d'autres.

Porte parole et drapeau de la jeune poésie militante, son œuvre demeura longtemps sensible aux fluctuations d'une démarche engagée. Nous connaissons les écarts qu'une telle démarche comporte trop de fois. Nous savons combien il est difficile de faire la part entre l'acte militant et l'engagement propre aux poètes, engagement qui ne peut se concevoir valablement que comme une intervention du poète, par le langage, dans tous les domaines de la vie. Par le langage et par la sensibilité. Par la sensibilité et par la conscience.

En ce sens il convient de le dire nettement, je n'ai pas toujours apprécié les poèmes de Dobzynski. Avec quelques-uns des poètes d'Action Poétique nous lui reprochions une grande facilité d'accommodement aux poussées de l'heure, une faculté d'adaptation aux mots d'ordre qui n'allait pas sans une perte de profondeur, sans l'expression de réactions plus forcées que réelles. Doué d'un sens du verbe prompt à la coulée, et à la coulée majestueuse, Charles Dobzynski, nous semblait-il, jouait de son talent.

Vint le temps où s'effacèrent les mirages d'une conception formelle dont il attendait sans doute beaucoup.

Vint le temps de l'évidence des drames, de la découverte des ambiguïtés.

Vint le temps des accalmies reconnues fausses, de la parole perturbée, des raccourcis démasqués, des oripeaux arrachés, tout frappés qu'ils étaient d'erreurs et d'injustice.

Vint le temps d'un nouvel engagement.

Depuis quelques années Charles Dobzynski reconquiert son propre domaine. Dans son dernier recueil « L'Opéra de l'espace » il renoue avec un bonheur d'expression que soulignent la virtuosité de l'écriture, la richesse et la densité du vocabulaire, l'émotion. Cette tentative d'une poésie narrative, d'un discours lyrique ample et généreux rejoint par divers aspects la poésie scientifique du XVIII^e siècle dont nous entretint naguère A. M. Schmidt.

J'aime que le poète use de sa naïveté, qu'il affectionne et serve ainsi un ton populaire assez rare.

J'apprécie enfin hautement cette résistance à la terreur dans les « lettres ». Car s'il est une terreur que la mode impose

aujourd'hui c'est bien celle du « style », pris dans le sens restreint du terme, celui d'une écriture en proie à ses propres fantômes. « L'Opéra de l'espace » s'inscrit à contre-courant.

Dobzynski assume le langage qu'il s'est choisi. Il nous raconte une fabuleuse histoire, un geste, avec les prestiges de l'imaginaire.

Et par les vertus de la parole inspirée l'histoire devient poésie.

henry deluy

une voix...

Dans le courant de l'année 1953, habité déjà par la mort, le poète de « Death and Entrances » Dylan Thomas, donne à Broadway plusieurs lectures de sa pièce : « Au Bois de Lait » (Under Milk Wood).

Une de ces séances fut enregistrée (celle du 14 Mai 1953) et la bande assez miraculeusement conservée. C'est ce qui nous vaut de pouvoir entendre aujourd'hui la voix-même du poète (1), cette voix incomparable, de laquelle il tira une grande part de son succès auprès du public.

« Under Milk Wood » bien qu'étant le fruit de dix ans de gestation, peut être considérée comme la dernière œuvre de Dylan Thomas et en même temps comme le premier jalon d'une nouvelle démarche. En effet, avec cette pièce le poète semblait vouloir s'orienter vers une forme d'expression plus ouverte, plus accessible au grand nombre. « Under Milk Wood » n'est d'ailleurs pas à proprement parler une pièce suivant la conception théâtrale mais davantage le panorama, la chronique dans (l'esprit radiophonique) d'un de ces petits ports gallois comme Laugharne ou New Quay dont l'atmosphère avait admirablement imprégné le poète.

« Under Milk Wood » restera avec « Tous Ceux qui Tombent » de Samuel Becket un des meilleurs textes jamais écrits pour la radio.

C'est une œuvre à la fois débordante d'affection et traversée par le courant d'une corrosive ironie, d'un humour souvent implacable.

Les caractères y sont baroques et romantiques à la fois, fous et lucides, universels, en définitive, parce que sauvagement comiques.

Le langage de Dylan Thomas est continuellement en proie à la magie du verbe ; les mots sont décapés de leur tartre quotidien, il leur donne une vigueur nouvelle, comme un éclat neuf.

Pourtant, ces qualités, si originales soient elles, n'élèvent jamais D. Thomas plus haut que ses grands textes antérieurs « Death And Entrances » surtout et aussi dans les « Collected Poems » des morceaux comme « I see the boys of Summer », « I, in my Intricate Image »... où le poète a donné toute la mesure d'un Art qui le range, à notre avis, parmi les meilleurs.

jooseph guglielmi

(1) A ce propos on peut utilement se référer au n° 92 de la collection Poètes d'Aujourd'hui, chez Seghers. « Under Milk Wood » qui a paru à Londres Chez J.M. Dent and Sons avec une préface de Daniel Jones est enregistré sur disques Caedmon Literary Series (TC 0996 et 0997) : c'est la lecture réalisées au Poetry centre of the Ym-Ywha à N. York par Nancy Wickwire, Roy Poole, Sada Thomson, Dion Allen, Allen F. Collins et Dylan Thomas qui mourut le 24 novembre...

informations seghers

● **nicolas guillen** présenté par **claud couffon**

Sans aucun doute, Nicolas Guillén est le plus grand poète cubain vivant, et l'un des plus grands poètes de langue espagnole.

Il travailla tout d'abord comme typographe, fit des études de droit, et se consacra à partir de 1922 au journalisme et à la poésie. Dès son premier livre, *Motivos de Son* (1930), Guillén connut la notoriété. L'originalité de sa poésie inspirée par certains aspects de la vie à Cuba et la virtuosité de la forme développée dans les sonets, chansons typiquement antillaises, firent bientôt de lui le grand poète populaire de l'Amérique latine.

En 1937, Guillén participa activement à la guerre civile espagnole. Puis, il voyagea en Europe et en Asie, en Amérique Latine, en France et en U. R. S. S. notamment. On a pu dire que sa poésie sociale, telle qu'elle apparaît dans les *Elégies Antillaises* par exemple, à la fois violente et humaine, est comme le chant de souffrance et d'espoir du peuple des Antilles.

C'est Claude Couffon déjà traducteur de deux livres de Nicolas Guillén (*chansons Cubaines* et *Elégies Antillaises*. Aux éditions Seghers) qui nous donne aujourd'hui une étude précieuse sur le grand poète cubain.

● **tarass chevtchenko** - préface et traduction de **guillevic**

Tarass Chevtchenko est fort peu connu en France. Et pourtant il est le plus grand poète ukrainien. Né près de Kiev en 1814, il mourut à Saint-Petersbourg en 1861. Serf attaché à la terre, il ne connut dans son enfance que misère, mauvais traitements et injustice. Puis, il put se rendre à Saint-Petersbourg et y étudier la peinture. Ses amis le libérèrent alors du servage de la terre en payant une forte somme à son maître. Il devint un homme libre.

C'est de cette époque, 1838, que datent ses premiers poèmes, qui parurent en 1840 sous le titre de *Kobzar*. Dans cette œuvre, les éléments fondamentaux de son art se trouvent déjà mis en évidence : incomparable musicalité du vers, clarté magistrale de l'expression, contenu idéologique élevé, et, surtout, un amour passionné pour sa patrie. Chevtchenko devint alors le centre de la vie nationale ukrainienne. Accusé de professer des idées subversives, il fut arrêté et emprisonné, avec interdiction de peindre et d'écrire. Ses amis réussirent à le faire gracier en 1858 après dix ans de martyre. Malgré son rêve de s'établir en Ukraine, il mourut à Saint-Petersbourg.

La préface de Guillevic, l'étude de M. Rilski et de A. Deitch, un abondant choix de poèmes et une iconographie qui est un fidèle reflet de l'Ukraine au XIX^{me} siècle feront de ce livre, le premier consacré en France à Chevtchenko, une présentation parfaite du grand poète ukrainien, dont on a pu dire qu'il était le « géant de la poésie slave méridionale ».

COLLECTION
POÈTES D'AUJOURD'HUI
livres + disques



Guillaume APOLLINAIRE, par Duby
 ARAGON, par Jean-Louis Barrault
 Charles BAUDELAIRE, par Jean Desailly
 René Guy CADOU, par Daniel Gélin
 Francis CARCO, par J.-P. Aumont
 Blaise CENDRARS, par Jean Servais
 René CHAR, par Laurent Terzieff
 André CHÉNIER, par Jean Bolo
 Paul CLAUDEL, par Claude Nollier
 Jean COCTEAU, par Jean Mercure
 Robert DESNOS, par O. Husaenot
 Paul ELUARD, par Gérard Philippe
 Victor HUGO, par Maurice Teynac
 Max JACOB, par Alain Cuny
 Francis JAMMES, par Jean Negront
 Jules LAFORGUE, par René Lefèvre
 F. G. LORCA, par Maria Casarés

MAURIAC, par M. Renaud et J.-L. Barrault
 Henri MICHAUX
 MUSSET, par Claude Laydu
 Gérard de NERVAL, par Jean Vilar
 Charles PÉGUY, par Pierre Vaneck
 Arthur RIMBAUD, par Sacha Pitoëff
 RONSARD, par André Reybaz
 SAINT-JOHN PERSE, par Jean Vilar
 SENGHOR, par Georges Aminel
 Paul VALÉRY, par Jean Vilar
 Paul VERLAINE, par François Périer
 VILLON, par Serge Reggiani
 Le disque seul :
 Marc ALYN, par J.-L. Trintignant
 Luc BÉRIMONT, par Robert Hossein
 Armand LANOUX, par Gérard Oury
 Pierre SEGHERS, par Laurent Terzieff

Le disque seul	10,55
Le volume seul	7,10
Le volume et le disque sous un élégant coffret (discoffret).....	20,60



en vente chez votre libraire

catalogue général gratuit sur demande

Seghers 228 bd Raspail Paris 14

reprise des activités en france des éditions pierre jean oswald

En 1957, dans la présentation de ses deux collections « L'aube dissout les monstres » et « J'exige la parole », Pierre Jean Oswald disait qu'elles avaient pour but de donner la parole à des poètes et des écrivains qui, sans confondre art et propagande, liberté et pouvoir, charité et violence, luttèrent pour sauvegarder la dignité de l'homme.

De 1957 à 1961, date à laquelle Pierre Jean Oswald fut contraint de quitter la France en raison de ses activités en faveur de la révolution algérienne, y furent publiés des écrivains comme Maiakovski, Nazim Hikmet, Antonio Machado, Oliven Sten et les Algériens Henri Kréa, Aït Dialer et Mustapha G... (pseudonyme de Mohamed Khemisti).

En 1962, à Tunis, Pierre Jean Oswald, reprenant la publication de ses deux collections, écrivait : « Nos buts sont aujourd'hui les mêmes. Le monde vit une époque tragique où le crime est légiféré soit par l'indifférence, soit par la lassitude ou la lâcheté. Il appartient à ceux qui savent écrire de parler au nom de ceux qui n'ont que le droit de se taire, de mourir dans le parfait silence de l'arbitraire. Notre ambition est de faire que leur voix soit entendue ».

Ainsi parurent à Tunis les œuvres des Algériens Nordine Tidaï et Anna Gréki, du Péruvien César Vallejo, de l'Espagnol Rafael Alberti, du Congolais Tchicaya U Tam'Si du Centrafricain Pierre Bamboté, des Français Oliven Sten, Marcel Destot et Hubert Juin.

1964 : De retour de Tunis, Pierre Jean Oswald croit plus que jamais à la nécessité d'un tel effort, mais il veut en accroître la portée par la reconversion de ses deux collections en une FORMULE DE POCHE dont il espère qu'elle rendra à la poésie ses lecteurs éloignés d'elle par le prix de vente excessif du livre et par la faible diffusion des œuvres poétiques.

Mais il ne peut le réaliser seul : Que tous ceux qui croient à l'importance de cette entreprise et pouvoir aider à la faire vivre par quelques moyens que ce soit, lui écrivent à Action Poétique qui transmettra.

Parmi les premiers titres à paraître en formule de poche ;
— Anthologie de la poésie ibérique de combat ;
— Anthologie de la poésie noire d'expression portugaise ;
— Pierre Morhange : le sentiment lui-même ;
— et des œuvres de Pablo Neruda (Chili), Nicolas Guillén (Cuba), Oliven Sten et Jean Malrieu (France), Mohsen Toumi et Ridha Zili (Tunisie), etc...

Pierre Jean Oswald souhaite vous lire : N'attendez pas, pour lui écrire, que tout se soit fait sans vous !

5 ATELIERS

libelle publié en supplément au
n° 24 d'action poétique juin 64

galil

le mal de terre

Je reviens de l'enfance
Comme d'un ossuaire
Le hululement des oiseaux et des femmes
Le Tien, Rôdeur aux lèvres sèches

Je crie
Où le sosie devant porter ma peine
Où le désert sommé de déperir
Pour que le crime ôté de nous s'égraine

On m'a jetée sur des allées félines
Prophétisant les années grasses
J'assassinais le ciel aux sourires oranges
La clarté de l'enfant qui se déchire à naitre

Les sages m'apprivoisèrent
Je rencontraï la vérité
Un livre
Un rituel
Et de nouveaux guépiers

Je montai vers les forts
Mes vêtements tombèrent
Les murs de paille voltigeaient
J'entrai dans la verrière où le marin de quart
Dormait
Le bateau-cage
Roule sur des fossés

Je cloue mes portes
Je condamne mon cœur
Je bois jusqu'aux aurores
Hochet dans la grand'houle où passent
Des météores

Arbre des champs tuteur des mondes
Toi le donneur de conscience
Aux univers qui t'enveloppent
Comme des robes
Tu n'es que tremblement

Ta silhouette
Sépare l'eau des eaux dormantes
Surtout ne te repose point
Le chemin respire et bée comme une mère

Voici la carte des maquillages
La terre absente
Les allées de berceaux et leurs passants friables
Secrètement fous de tendresse
Hérissés de paroles cinglantes

Les grands boulevards souffrent de la marée
Ma grand'ville aux rumeurs océanes
Ton cri de mouette gutturale
Longeant la foule démesurée

Le bruit d'une révolution
Un dieu de paille
Une aventure
Pour m'abriter de l'érosion

Je vois monter la mer, lente, irréversible
Je bouche la lézarde
Notre maison verte et vivace où les couloirs
S'ouvrent comme une trappe

Quel dieu dont notre race
Aurait perdu le souvenir
Se loge en nous tel une bête
Je l'ai traqué

Un soir de pleine lune et de forêts d'étoiles
J'entrai sous la tonnelle où pendent les oranges
Rêvaient de longs vieillards sur de vieux livres sales
Chantant la pleine lune et leur vie dans les câles

Debout pour allumer des phares
Je les voyais sourire à leur grand camarade
Et maternels blessés
Lui pardonner l'Histoire

Nous veillâmes la nuit
Frôlée par tant d'oiseaux sauvages
Guettant l'aurore où passent des laitiers
Venus d'un autre monde et qu'ils reconnaissaient

Je le dis à voix basse
Dieu à la nuque raide
Dieu assassin de mon enfance
Je t'ai bâti comme une enceinte
Comme un épouvantail pour les oiseaux de mer

Mes nuits de garde à réparer les murs
Déchiquetés de flammes
Dans le château
Où tous les couloirs manquent

A vivre nous avons tous le mal de terre
Le rire est une coque de bois vert

Je jette ma truelle
Je me rappelle
Lente et par bribes
Comme remontent les marées
La joie la folle joie de vivre

Je réapprends les mots de fête
La même étrange encore à dire
De rencontrer celui qu'on aime
L'amour est la plus belle de nos dérives

C'est bien connu la terre tourne
Mais elle creuse en nous des rides
De grands trous noirs qui nous effrayent
La peine à vivre

Adieu ma ville ma terre infirme
Ne venez plus jamais me voir
Je tourne avec les mondes
Ces grands paniers de verre ébranlés de séismes

Morte je vous dirai la maison de mer noire
Où nous rôdons lents et carbonifères
Qui douterait de nos dérives lentes et quotidiennes
A vivre nous avons tous le mal de terre
L'amour ô quelle étrange quête
La nuit montant comme une mer

La joie c'est de danser par-dessus les abîmes
De leur tendre la main comme à des camarades
Pour qu'ils entourent le château de plus en plus solide
Où nous allumerons sur le silence originel, des rampes
Donnant des fêtes compréhensibles
Même aux oiseaux, même aux très simples
La fête d'un réveil d'une reconnaissance

Ethnologues déchirez l'herbe
Déchirez-la jusqu'au musée de l'homme
Où noire et folle éparpillée parmi les ronces
La silhouette carbonifère se déforme et se forme
Tenace et belle diluvienne
La siamoise de la nuit blessée à mort sereine
A naître qui ne déchire un peu sa mère

Avril-Mai 1964

MEMORANDUM

TO :

FROM :

SUBJECT :

1. [Illegible text]

2. [Illegible text]

3. [Illegible text]

4. [Illegible text]

5. [Illegible text]

alluvions

8 poètes	1	hommage à maurice audin
andré libérati	2	le cœur secret
jo guglielmi	3	au jour le jour
jean perret	4	le temps du blasphème
robert lafont	5	pausa cerdana
yves broussard	6	du jour au lendemain
oliven sten	7	comment se dénaturer
franck venaille	8	journal de bord
andrée barret	9	l'effort
pierre guidi	10	stricte vérité
jean todrani	11	quatorze poèmes en 1 acte
gérald neveu	12	les 7 commandements
jean-jacques viton	13	au bord des yeux
marcel migozzi	14	le fond des jours
luc boltansky	15	poèmes
belghanem	16	ailleurs
gérard cléry	17	poèmes pour rejoindre
galil	18	le maître-mur
micHEL flayeux	19	fenêtres ouvertes
andré portal	20	on peut vivre
denise miège	21	gestuaire

un volume : 2 F - abonnement : 10 volumes 18 F.
chaque plaquette est tirée à 400 ex. dont 20 numérotés de I à XX,
signés par l'auteur, le tout constituant l'édition originale.

Action Poétique - Edition Didier-Richard, 9, Grand'Rue - Grenoble
Dépôt légal 2ème trimestre 1964 - Le numéro 3 F
Abonnement 4 numéros 10 F
C.C.P. Henri Deluy - 21-310-50 — PARIS